

2^e Année - N° 34.

Le numéro : 25 centimes

10 Juin 1915.

LE PAYS DE FRANCE



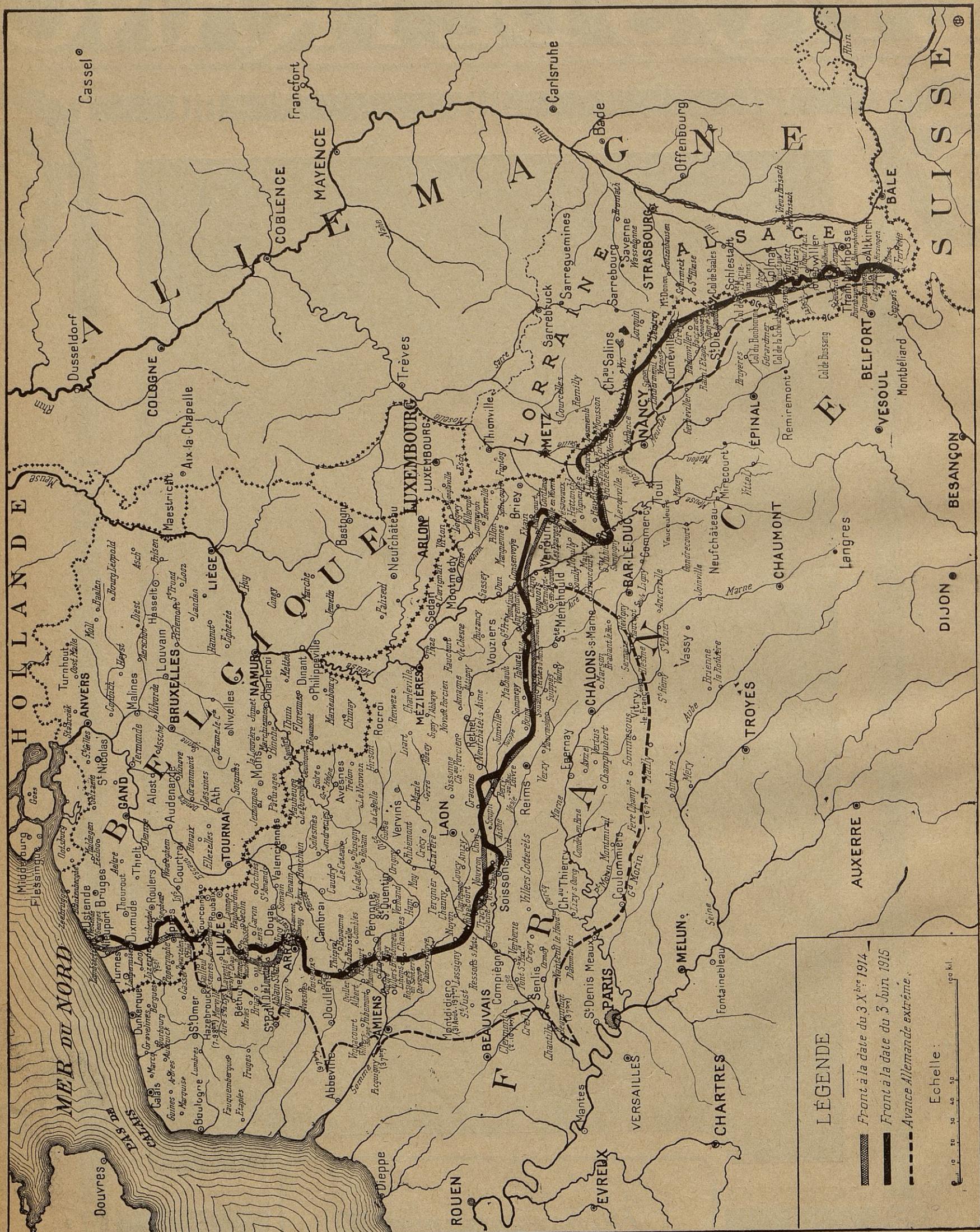
PHOT.
GUIGNONI & BOSSI
G. GOMOLETTI Succ.

Organe des
ETATS
ÉNERAUX
DU
OURISME

Victor Emmanuel III
ROI D'ITALIE

Édite p
Le Ma
2.4.
boulevard Pois
PAR

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 27 MAI AU 3 JUIN

LES opérations de déblaiement autour des positions que nous avons conquises au nord d'Arras ont continué avec succès ; elles ont présenté de singulières difficultés en raison des extraordinaires défenses que les Allemands avaient élevées dans toute cette région ; usines, maisons, caves, cimetières même, le moindre coin où l'on peut s'abriter, avaient été transformés en citadelles ; voûtes de béton armé, passages souterrains, flanquements de mitrailleuses et de canons, le tout appuyé par de l'artillerie lourde tirant à longue distance, tels étaient les obstacles qui se dressaient devant nos troupes ; ils n'ont pu arrêter leur élan, et toutes ces forteresses sont tombées l'une après l'autre entre nos mains.

Après avoir enlevé le cimetière d'Ablain-Saint-Nazaire, nos vaillants ont attaqué les maisons du village et pris d'assaut les tranchées allemandes sur le chemin creux qui va d'Ablain au moulin Malon, ancien moulin à vent situé sur une berge dominant le Carenny ; c'était là un point d'appui sérieux pour notre avance sur Souchez. Ce village, fortifié par les Allemands, était précédé d'un ouvrage solidement organisé, dit fortin des Quatre-Boqueteaux ; nos troupes l'enlevèrent après une lutte très vive qui coûta de dures pertes à l'ennemi. Une dizaine de mitrailleuses et de nombreux prisonniers restaient entre nos mains.

Cette action avait lieu le 29 mai ; le lendemain, après avoir repoussé les contre-attaques inévitables des Allemands, nous enlevions la totalité du village d'Ablain, anéantissant ou mettant en fuite trois compagnies allemandes. Pour suivant notre avantage, nous nous emparions du moulin Malon et des tranchées allemandes qui s'étendent de ce moulin à la fameuse sucrerie de Souchez, devenue une forteresse.

Le 31 mai, après une lutte violente, nous enlevions la sucrerie ; dans la nuit l'ennemi nous la reprenait, mais, au petit jour, nous l'en chassions de nouveau et, malgré toutes les contre-attaques, nous restions maîtres de la position. L'ennemi subissait de grosses pertes.

Plus au sud, la bataille se poursuivait ardemment autour de Neuville-Saint-Vaast et dans le village ; le 29 mai, nous emportions un groupe de maisons, et aussitôt une section s'engageait au sud-est du village contre un gros ouvrage allemand que nos soldats ont dénommé le « Labyrinthe » ; il défend la route d'Arras à Lens qui descend des hauteurs dans la plaine près de Vimy ; c'est sans doute l'obstacle sur lequel l'ennemi comptait pour nous arrêter sur la crête au-dessus de Vimy. La lutte a été très chaude. Le 1^{er} juin nous avons pu organiser les positions conquises malgré des contre-attaques et un bombardement intensif de l'ennemi ; nous avons encore enlevé un à un des ouvrages allemands et le 2 juin nous réalisions encore de nouveaux progrès. En trois jours nous avions fait huit cents prisonniers, dont neuf officiers et une cinquantaine de sous-officiers.

Du côté d'Ecurie et de Roclin-court, une lutte violente d'artillerie s'est poursuivie pendant plusieurs jours.

Au nord du théâtre de cette bataille, près d'Angres, les contre-attaques ennemis se sont continues et précipitées avec une violence croissante ; il s'en est produit sept dans la journée du 28 mai ; notre artillerie et notre infanterie ont interdit tout progrès aux assaillants.

Le lendemain, bombardement intense par les Allemands du plateau de Notre-Dame-de-Lorette ; encore une attaque contre cette position pendant la nuit du 30 au 31, attaque facilement repoussée par nos troupes. Puis, ce fut de nouveau le tour de l'artillerie qui prépara l'attaque d'infanterie du 2 juin ; la lutte fut violente et ne produisit aucune modification dans les positions adverses.

Cette bataille, qui se poursuit à notre avantage, montre chaque jour l'élan et le mordant de nos soldats ; c'est ainsi que le communiqué officiel du 2 juin note qu'entre le 9 mai et le 1^{er} juin, la division française qui a pris Carenny, Ablain-Saint-Nazaire, le moulin Malon et la sucrerie de Souchez, a fait 3.100 prisonniers, dont 64 officiers, enterré 2.600 cadavres allemands et n'a perdu en blessés, tués ou disparus que 3.200 hommes dont les deux tiers n'ont que des blessures légères faites par les mitrailleuses.

A notre aile gauche les troupes britanniques ne demeuraient pas inactives. Le 28 mai on signalait les intéressants progrès qu'elles réalisaient dans la direction de la Bassée. Quelques jours après, plus au nord,

elles enlevaient à la baïonnette le château d'Hooge, près de Zonnebeke, station du chemin de fer de Roulers à 9 kilomètres d'Ypres. Le château est sur la route de Menin, au nord-est de Zillebeke. Ce fait d'armes donne une nouvelle preuve de l'élan de nos alliés.

Les troupes belges n'ont pas montré moins d'entrain et de solidité : elles ont repoussé deux attaques allemandes au nord et au sud de Dixmude, interdisant à l'ennemi de s'approcher des bords de l'Yser. D'autre part nos troupes, qui font la liaison entre l'armée belge et l'armée britannique, ont enlevé la totalité des tranchées allemandes situées à la cote 17, à égale distance, 4 kilomètres, d'Ypres et de Pilckem ; elles y ont fait une cinquantaine de prisonniers et pris trois mitrailleuses.

Enfin entre l'armée belge et la mer du Nord, nos soldats de l'armée d'Afrique, non seulement contiennent vigoureusement l'ennemi, mais font des progrès incessants à l'est de Nieupont.

Les Allemands ont recommencé le bombardement d'Ypres ; ils n'ont pas lancé moins de vingt mille obus sur la malheureuse ville.

Sur le reste du front, de l'Oise aux Vosges, peu d'actions à signaler.

En Champagne, nous avons repoussé une attaque de nuit près de Beauséjour et en Aragonne, nous nous sommes emparés d'un élément de tranchée ennemie dans la région de Fontaine-Madame.

Il convient de noter notre offensive sur la Moselle. Sortant du bois le Prêtre, dont nous sommes complètement maîtres, nous avons fait cent cinquante prisonniers et pris une mitrailleuse. Norroy est situé au débouché d'un étroit vallon sur la Moselle.

Pendant cette période, nos aviateurs ont continué leurs exploits. Sans compter tous les taubes, aviatiks et albatros qu'ils ont descendus, ils ont réalisé d'audacieuses randonnées : c'est ainsi qu'ils ont bombardé les usines de Ludwigshafen, causant de graves dégâts à ce centre de fabrication d'explosifs ; puis ils ont jeté des obus avec succès sur le grand quartier du Kronprinz.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

La présence des sous-marins allemands dans les eaux de la mer Egée a encore été signalée, mais on n'a eu à enregistrer aucun nouveau dégât.

Le sous-marin anglais qui a pénétré dans la mer de Marmara et est allé jusqu'à Constantinople torpiller des transports turcs, a encore réussi à couler un paquebot allemand à bord duquel se trouvaient des troupes et des munitions.

Sur terre, les armées alliées progressent dans la presqu'île de Gallipoli, lentement, il est vrai, mais d'une façon méthodique et très meurtrière pour les Turcs. Les communiqués officiels venus du Caire donnent quelques détails sur les opérations ; nos troupes ont brillamment enlevé des redoutes ennemis, tandis que les contingents britanniques repoussaient les attaques des Turcs et leur infligeaient de grosses pertes. Les prisonniers turcs déclarent qu'ils ont perdu déjà plus de quarante mille hommes.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Les premiers jours de la campagne n'ont enregistré que des succès pour les armées italiennes ; l'offensive délibérément prise par le général Cadorna a amené ses troupes sur les points essentiels de la frontière autrichienne ; les passages ont été occupés fortement ; puis, s'avancant en territoire ennemi, l'armée italienne a enlevé quelques positions importantes.

Sa gauche procède peu à peu à l'investissement du Trentin ; d'un côté, par le val Giudicaria, elle est parvenue à Storo, à la hauteur de Riva et de la pointe nord du lac de Garde ; sur l'autre flanc du Trentin, l'artillerie a canonné et détruit le fort de Luserna, à la hauteur de Rovereto. Plus au nord, les Italiens ont occupé les deux passages entre le Cristallo et la Rochetta qui mènent du Tyrol à Pica-di-Cadore, terminus du chemin de fer Belluno-Feltre-Venise.

Sur l'Isonzo, les Italiens se sont emparés de Gradisca, petite ville située à 12 kilomètres en aval de Goritz et à un peu plus de 30 kilomètres de Trieste. Ces succès se sont continués par la prise des pentes sud du Monte-Nero, sur la rive gauche de l'Isonzo, près de Tolmino.

APRÈS LA BATAILLE DE CARENCY



Devant le troupeau de prisonniers allemands se tiennent rangés quatre par quatre leurs officiers et leurs sous-officiers. Tenue hautaine ou indifférence affectée, telle est l'attitude que se donnent les officiers. Mais il convient de faire remarquer que jamais on n'avait fait autant d'officiers prisonniers ; on a ainsi la preuve évidente de l'infériorité actuelle des effectifs allemands.



Le mois de mai a enregistré les brillants succès de nos troupes au nord d'Arras, dans la région de Notre-Dame-de-Lorette et de Carenny ; la conquête de ces deux importantes positions a fait tomber entre nos mains un butin considérable et des milliers de prisonniers. En voici quinze cents groupés pour être conduits à l'arrière.

APRÈS LA BATAILLE DE CARENCY



Sur les pentes de Notre-Dame-de-Lorette qui, pour être moins hautes, n'ont pas été moins difficiles à enlever que les sommets des Vosges en Alsace, les chasseurs alpins ont montré la même héroïque vaillance. A leur tête se trouvait le général Barbot qu'on voit ici en longue capote, coiffé du béret de ses chasseurs. Le général a été tué à son poste de commandement.



Sur le terrain de la bataille qui a fait rage autour de Carenty, plusieurs généraux et de nombreux officiers sont assemblés pour assister à des expériences de nouveaux projectiles; au premier plan, à gauche, le général Fayolle s'entretient avec le regretté général Barbot, qui porte l'uniforme des chasseurs alpins.

STRASBOURG

Son Camp retranché

Strasbourg est, comme sa sœur lorraine, Metz, une vieille cité romaine. Bâtie sur le petit cours d'eau appelé l'Ill, elle se trouve à peu de distance du Rhin et avant le confluent de cette rivière et du grand fleuve.

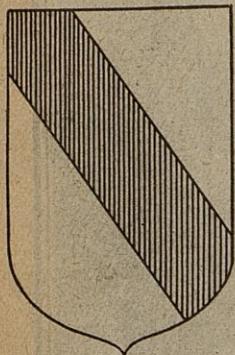
Elle est mentionnée pour la première fois dans l'histoire par Ptolémée, qui vivait au II^e siècle de notre ère. Elle s'appelait alors du nom celtique d'Argentoratum. C'était une citadelle, le *Castellum* de la défense, que les Romains avaient établi sur la grande voie de Bâle à Metz pour arrêter les invasions des turbulentes hordes germaniques de l'Est.

Placée en plein centre d'actions guerrières continues, la forteresse romaine eut à subir de nombreux sièges et destructions, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Successivement, elle tomba entre les mains des Huns (407), puis des Burgondes (415), de nouveau des Huns, des Alamans.

Après la bataille de Tolbiac (495), Clovis et ses Francs étant devenus les maîtres de toute la région, Argentoratum, qui n'était plus qu'un amas de ruines, fut réédifié sous le nom de Stratabourg, plus tard Strasbourg, la ville sur la route.

C'est de cette époque que datent les origines de la célèbre cathédrale de Strasbourg. Ce fut d'abord une humble église en bois, que la foudre ne tarda pas à détruire. Réédifié plus tard en matériaux plus solides, grâce aux libéralités de Pépin et de Charlemagne, embellie par les soins de l'évêque Werner en 1007, le « Munster » était dévasté par un nouvel incendie au XII^e siècle. Le monument actuel, ce joyau d'architecture médiévale, mélange admirable de styles roman et gothique, dont la magnifique flèche s'élève à 142 mètres de haut, date du XIII^e siècle. Elle est pour la plus grande part l'œuvre du célèbre architecte Erwin de Steinbach.



D'argent à une bande de gueules



VUE DE STRASBOURG APRÈS LE BOMBARDEMENT DE 1870

Cette photographie, prise le lendemain de la capitulation, a toujours été interdite en Allemagne.

Par le traité de Mersen (869), Strasbourg avec toute l'Alsace échut à Louis-le-Germanique. C'est dans cette ville que Louis et Charles-le-Chauve firent alliance contre leur frère Lothaire.

A partir de ce moment, l'ancienne cité romaine fait partie de l'empire germanique.

Dès le VII^e siècle, Strasbourg devint l'un des principaux sièges épiscopaux d'Allemagne. Mais bientôt, les habitants de la ville cherchèrent à s'affranchir de la tutelle de leurs évêques, avec lesquels ils furent, surtout à partir du X^e siècle, en luttes incessantes qui continuèrent jusqu'au XIII^e siècle où Strasbourg devint ville libre impériale.

Au XVI^e siècle, Strasbourg embrasse avec chaleur la Réforme ; contrairement à sa voisine, Metz, qui resta catholique et sous la domination du clergé, Strasbourg s'institua l'un des principaux centres des nouvelles doctrines. Parmi les nombreux novateurs auxquels la ville libre donna asile en cette époque tourmentée, il convient de citer Calvin.

Pendant les guerres du XVII^e siècle, Strasbourg, alors que par le traité de Westphalie, l'Alsace presque tout entière avait été cédée à la France, s'efforça longtemps de conserver son indépendance. Cependant, le 30 septembre 1681, la vieille cité libre, se sentant négligée et abandonnée par l'Empire, se donnait à la France par l'acte de capitulation signée à Illkirch avec Louvois. Louis XIV garantissait à la ville le maintien du gouvernement municipal, de nombreuses libertés et le libre exercice du culte luthérien.

La cession de Strasbourg à la France était définitivement scellée et confirmée par le traité de Ryswick en 1697.

Depuis, l'histoire de Strasbourg se confond avec celle de la France.

En 1724, l'évêque de Strasbourg était rétabli dans son ancien droit de juridiction. Ce fut l'époque où l'on vit monter sur le siège épiscopal les car-



PROFIL EST-OUEST DES VOSGES A LA FORÊT-NOIRE

dinaux de Rohan, auxquels on doit les merveilleux châteaux de Strasbourg et Saverne, chefs-d'œuvre de l'architecture française.

Avec la Révolution, la fusion de Strasbourg avec la France devint plus intime encore. Par ses principes démocratiques, la population strasbourgeoise était toute préparée à accepter avec enthousiasme le nouvel ordre de choses.



PROFIL NORD-SUD, PLAIN D'ALSACE

Par milliers ses fils s'enrôlèrent sous les drapeaux de la République. Elle donna à la France de nombreux officiers et généraux. Bornons-nous à citer Kléber, dont le monument s'élève sur la place d'Armes de la ville, et Keller-mann, duc de Valmy.

C'est à Strasbourg également que Rouget de l'Isle composa et chanta pour la première fois chez le maire Dietrich, le *Chant de l'Armée du Rhin* qui, sous le nom de *Marseillaise*, devait devenir notre immortel hymne national.

Sous l'Empire, tandis que ses fils versaient avec joie leur sang pour la France sur les champs de bataille de l'Europe, la prospérité commerciale et industrielle de Strasbourg se développait.

Mais vient l'invasion. En 1814, Strasbourg subit un siège de quatre mois par les armées alliées qui ne purent s'emparer de la ville. Deuxième blocus après Waterloo, où la ville est énergiquement défendue par le général Rapp.

Dans la période qui suit, Strasbourg continue à prospérer. A signaler, en 1836, le soulèvement de la garnison tenté par le prince Louis-Napoléon et qui échoua complètement.

Comme Metz, Strasbourg eut en 1870 sa période douloureuse. Elle fut assiégée par les troupes allemandes placées sous le commandement du général de Beyer, puis sous celui du lieutenant-général de Werder. Strasbourg, en 1870, n'était pas défendue sérieusement. Seules des fortifications anciennes et une citadelle un peu améliorée lui permettaient d'être à l'abri d'un coup de main.

La garnison, en grande partie composée par les fuyards des batailles des 2 et 4 août, avait un effectif restreint de troupes. Quatre bataillons d'infanterie, des dépôts de zouaves, des mobiles, quelques canonniers. Le général Uhrich commandait la place, qui fut investie dès le 13 août 1870.

Pendant quarante jours, la ville subit un terrible bombardement. Fidèles à leurs principes de barbarie, les Allemands dirigèrent leur feu non seulement sur les fortifications et la citadelle, mais encore sur les bâtiments civils : la bibliothèque, le théâtre, le musée de peinture, le Temple neuf furent entièrement détruits ; des quartiers entiers furent incendiés ; il n'est pas jusqu'à la cathédrale, objet de vénération de tous les pays, qui ne fut endommagée.

Le nombre des victimes fut considérable. Enfin, sur les instances d'une délégation suisse, le général de Werder consentit à laisser sortir, le 12 septembre, les vieillards, les femmes et les enfants.

Deux sorties, tentées les 16 et 20 août n'avaient malheureusement pas réussi à dégager la place.

Le 28 septembre, Strasbourg capitula.

La garnison était prisonnière de guerre.

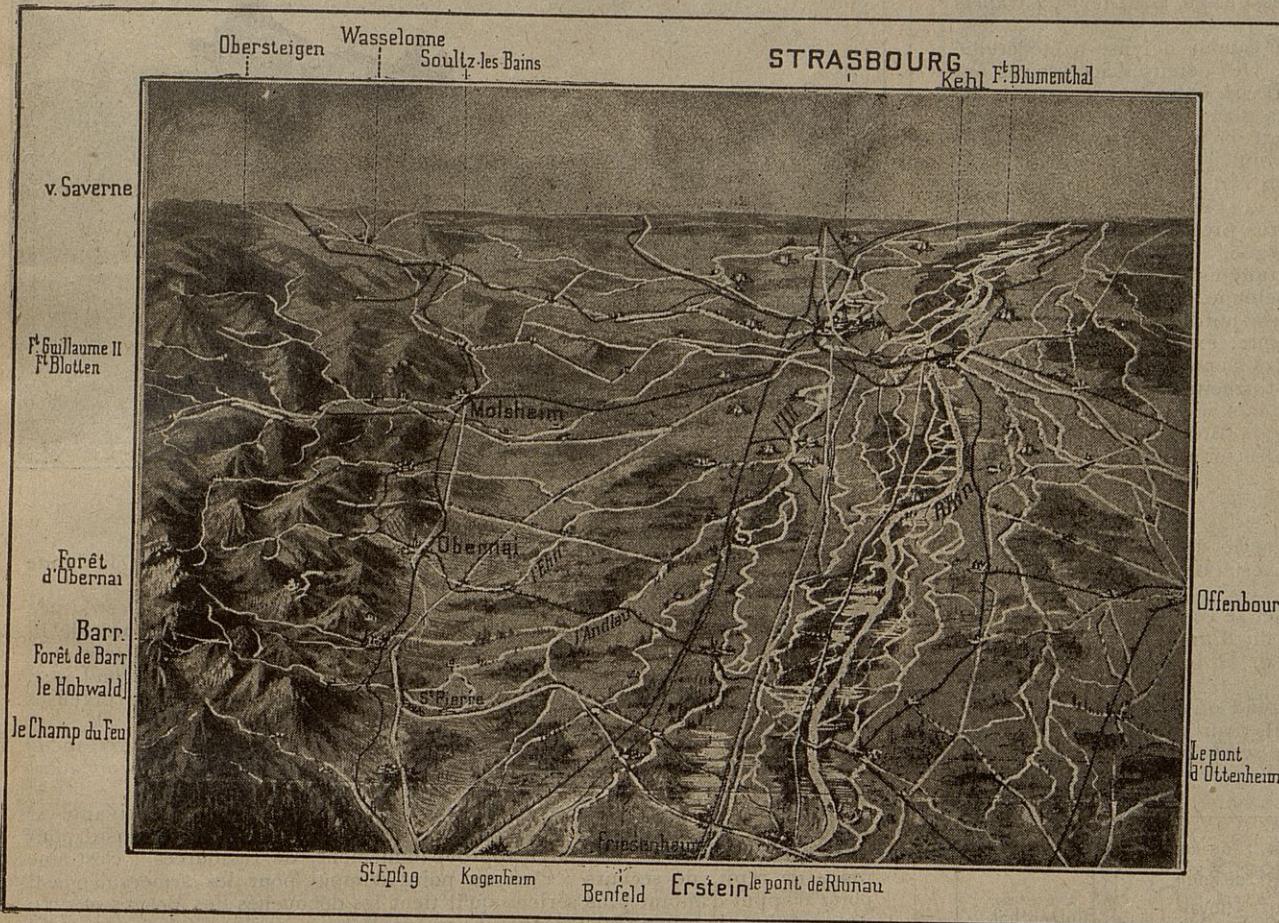
Strasbourg, par le traité de Francfort, passa au pouvoir de l'Allemagne avec l'Alsace qui devint pays d'empire.

La Plaine d'Alsace

Strasbourg est située au centre de la grande plaine alsacienne formée par l'affaissement de la voûte qui autrefois réunissait les Vosges et l'Hardt d'un côté, à la Forêt-Noire et l'Oden-Wald de l'autre.

Le Rhin a creusé son lit dans l'affaissement produit et a développé son cours de Bâle à Mayence dans une direction sud-nord, celle des massifs montagneux qui l'enserrent actuellement.

La largeur de la plaine alsacienne, des contre-forts des Vosges à la Forêt-Noire, atteint au maximum 40 kilomètres de Colmar à Fribourg. A hauteur de Strasbourg, la plaine a une largeur égale quoique plus développée à l'ouest du Rhin sur le pays français que sur la rive occidentale vers l'Allemagne. Cette grande plaine se continue au nord de Strasbourg entre l'Hardt et l'Oden-Wald, vers Carlsruhe, Spire, Manheim.



VUE CAVALIÈRE DE LA PLAIN D'ALSACE, PRISE DES HAUTEURS DU CHAMP-DE-FEU

Comme toutes les grandes villes du Rhin, Strasbourg est construite sur la rive gauche du fleuve, avec tête de pont sur la rive droite. C'est que le Rhin, grand barrière défensive contre les invasions anciennes et modernes, avait toujours été considéré comme la limite naturelle des races germaniques, et les grandes villes qui désiraient se développer paisiblement, à l'abri des pillages et des incursions des Huns de la Germanie, s'étaient abritées derrière la défense naturelle : le Rhin. Ainsi : Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Bingen, Coblenz, Bonn, Cologne...

Chaque ville forte avait sa citadelle protégeant sur la rive droite ses débouchés et garantissant la ville contre un passage brusqué.

Strasbourg a Kehl et son pont fortifié ; Mayence a la citadelle de Kastel ; Coblenz a celle d'Ehrenbreinsteine ; Cologne a celle de Deutz.

Le Rhin, qui arrose toutes ces grandes villes, est un cours d'eau puissant, large, à courants rapides ; c'est un véritable obstacle, c'est le seul qui doit exister pour séparer deux races, ennemis séculaires.

Les méandres du Rhin sont très nombreux dans la cuvette de cette plaine ; les îles sont par suite très fréquentes, et la vue des saules et autres arbres dans la partie de la plaine alsacienne donne à cet endroit, surtout aux environs de Strasbourg, l'aspect couvert, qui cependant par l'horizontalité du sol ne devrait pas être difficile à embrasser d'un seul coup d'œil.

Les Vosges qui s'élèvent vers l'ouest à 20 et 25 kilomètres de distance font pendant aux hauteurs de la Forêt-Noire à l'est ; mais celles-ci sont découpées plus profondément ; elles sont aussi plus sombres par suite des essences de

LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

bois qui les recouvrent. Les Vosges, elles, viennent tomber presque à pic sur la plaine alsacienne ; les mamelons boisés qui forment les dernières murailles descendant directement de 300 à 400 mètres de hauteur sur les villes de Molsheim, Rosheim, Obernai, Barr et Schlestadt. Dans le lointain, elles prennent l'aspect de gros dômes boisés, dont la calotte dénudée forme des hauts plateaux propres même au pâturage.

Les ruisseaux, qui sortent de cette partie, découpent les mamelons d'une façon hardie, le ravin est profond, les côtes à pic. Dans le fond courront le cours d'eau, la route et souvent la voie de chemin de fer qui sert à l'exploitation du pays.

C'est sur une de ces croupes, entre la Bruche et le Mossig, que se dresse le mamelon de Molsheim, aménagé par les Allemands en forteresse avancée de Strasbourg.

Les cours d'eau très nombreux se croisent, s'enchevêtrent dans la plaine ; ils viennent se jeter dans l'Ill, grande rivière qui parcourt directement du sud au nord toute la plaine alsacienne, traverse Strasbourg et va se jeter dans le Rhin à 10 ou 12 kilomètres de la grande ville.

L'activité est très grande dans cette merveilleuse plaine où la culture, l'industrie, sont très florissantes. Les routes sont bonnes, faciles ; les voies ferrées ont été multipliées ; tout a été fait pour rendre ce pays prospère.

Sur la rive droite du Rhin, c'est le même paysage avec un aspect différent cependant quant à la gaité, à la couleur. Est-ce l'influence de la race qui déjà se manifeste, est-ce plutôt la proximité de la triste Forêt-Noire, mais le pays, aussi prospère, aussi bien desservi, n'a plus la même vie heureuse que du côté français.

Strasbourg est la ville des échanges, du négoce ; c'est une vieille ville toujours prête aux affaires et dont l'activité commerciale s'est maintenue d'une façon très remarquable. Malgré l'occupation allemande, elle a gardé des sentiments profondément français et bien que presque toute la population parle couramment la langue allemande, au fond du cœur des habitants reste, conservé pieusement, le souvenir de la France, de la vraie patrie.

Le camp retranché

Le camp retranché de Strasbourg joue un rôle stratégique important vers l'ouest allemand ; il est cependant bien moins remarquable que celui de Metz.

Strasbourg est avant tout une place défensive pour l'Allemagne ; c'est le camp retranché du sud qui garde la frontière du Rhin et barre la plaine d'Alsace.

Sa position stratégique est inférieure à celle de Metz ; c'est que le pays enserré entre deux grands écrans, les Vosges, la Forêt-Noire, n'offre que peu de communications transversales ; de plus, le grand fleuve du Rhin, qui coule du sud au nord, coupant dans toute sa longueur la contrée, laisse très peu de points de passage.

De Bâle à Strasbourg il y a trois ponts de voies ferrées : Brisach, Huningue et Mulhouse.

Quelques autres ponts pour voies routières : Markolsheim, Schœnau, Rhinau et Ottenheim. C'est peu pour une si grande contrée.

La Forêt-Noire, à l'est, forme un vaste et épais rideau ; elle est coupée en un seul endroit par la voie ferrée. Par la vallée de la Kintzig et par Villingen on peut déboucher sur le Danube à Dönauschingen. Au nord, la voie ferrée longe les contre-forts et court sur Carlsruhe-Heidelberg et de là rejoint Francfort-sur-le-Main.

Vers l'ouest, du côté français, une barrière identique se dresse ; ce sont les Vosges ; aussi les voies ferrées doivent-elles s'éloigner soit vers le nord, soit vers le sud, pour rejoindre le réseau français. En un seul point, au col de Saverne, elles traversent les Vosges et vont vers Nancy.

Tout à fait vers le nord, Strasbourg se rejoints à Metz par la voie ferrée de Sarreguemines.

Vers le sud, dans la vallée de l'Ill, le réseau ferré s'étend sur Mulhouse, Belfort et la France.

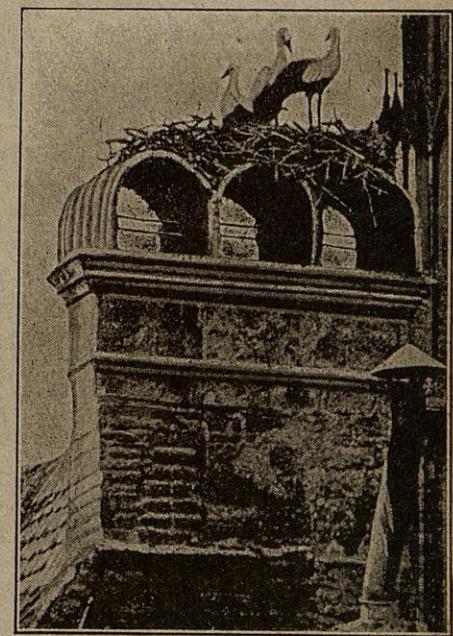
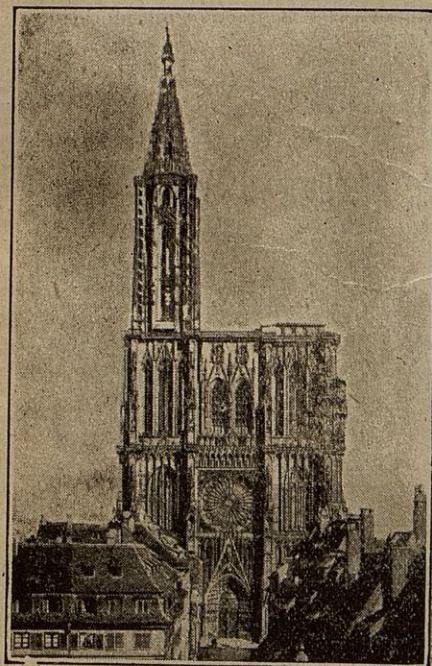
Somme toute, la position du camp retranché de Strasbourg est surtout défensive ; c'est le gros bouclier de l'Allemagne vers l'ouest. Mais c'est un bouclier solide et qui doit abriter de ce côté toutes les tendances d'un ennemi entreprendre.

De petites voies ferrées reliant Strasbourg aux vallées vosgiennes de la Bruche, de l'Andlau, de Giesen, permettent de transporter aux pieds mêmes des Vosges, les secours que nécessiteraient des attaques violentes produites dans les Vosges.

Le camp retranché de Strasbourg occupe la partie ouest du Rhin, au confluent de l'Ill et du grand fleuve. Son étendue est considérable — 42 kilomètres de circonférence — et si l'on y comprend, ce qui est forcément, la grande Feste de Molsheim, bâtie sur la croupe de Mutzig, à 20 kilomètres de Strasbourg, on arrive de suite à un périmètre de 72 kilomètres d'étendue.

Les Allemands ont considérablement augmenté cette grande place forte depuis 1870. D'abord, selon leurs principes justes, ils ont considéré le noyau central entouré de vieilles fortifications comme fortifications inutiles, et les ont en partie démolies, permettant ainsi à la ville de s'étendre.

Le gouvernement impérial a voulu en faire d'abord une ville agréable et imposante ; c'est le siège du Gouvernement d'Alsace-Lorraine. Là habitent le

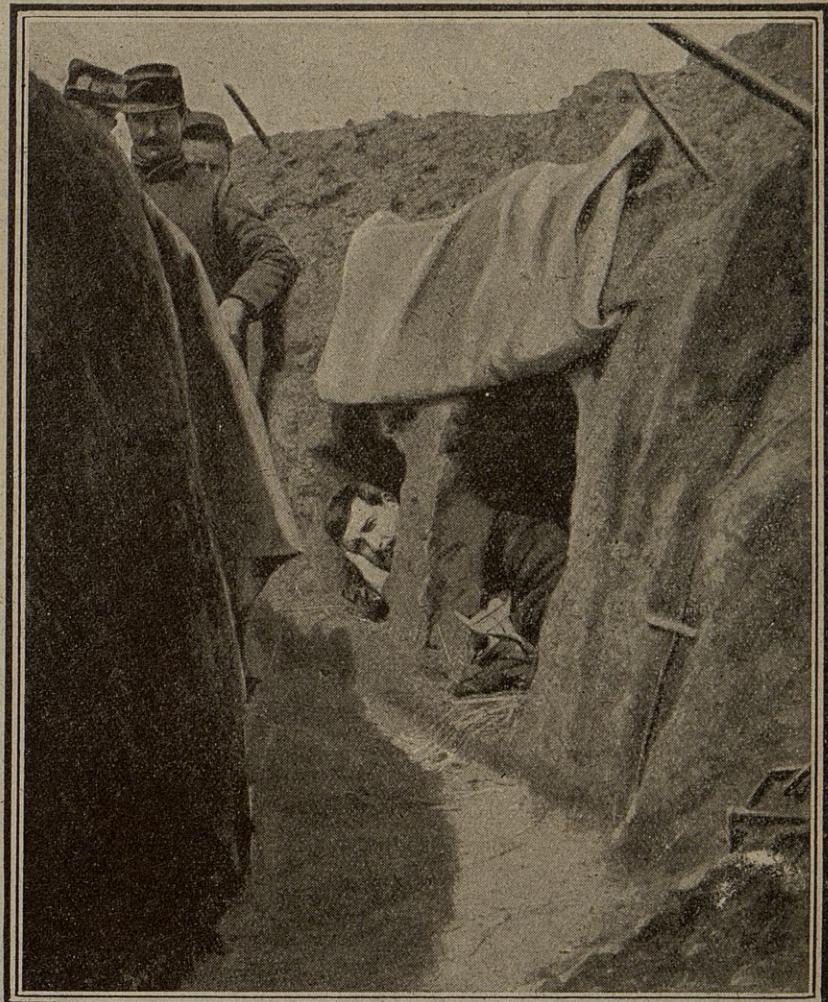


LES CIGOGNES

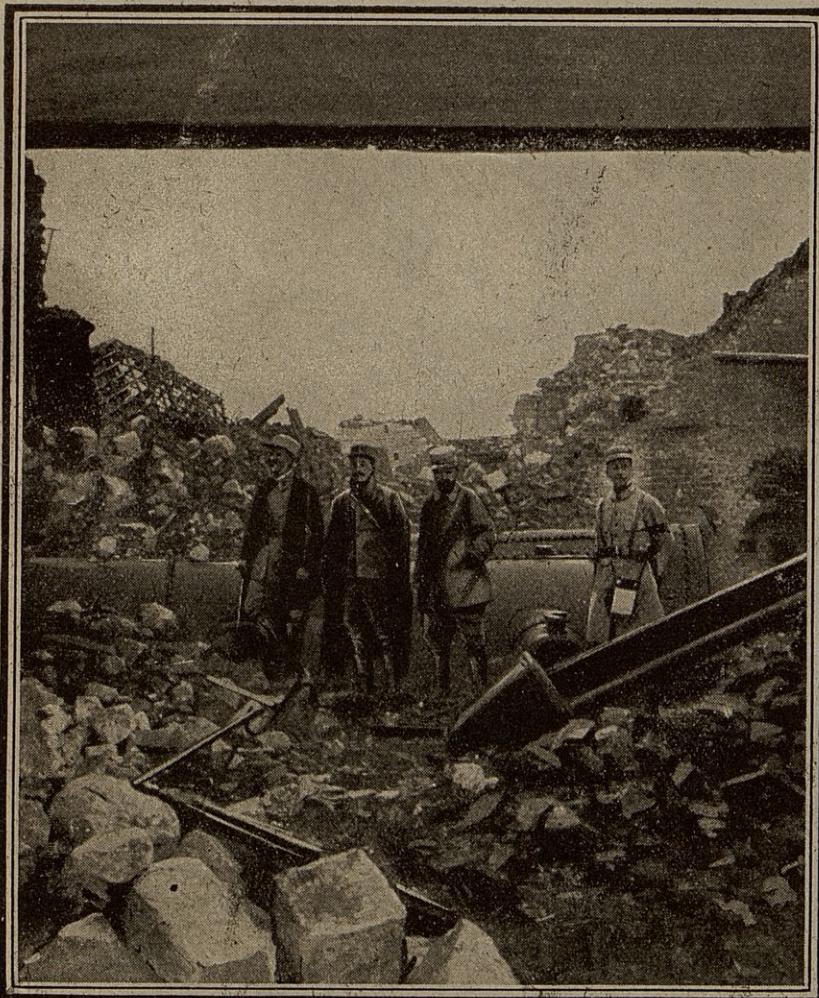
LA BATAILLE D'ARTOIS



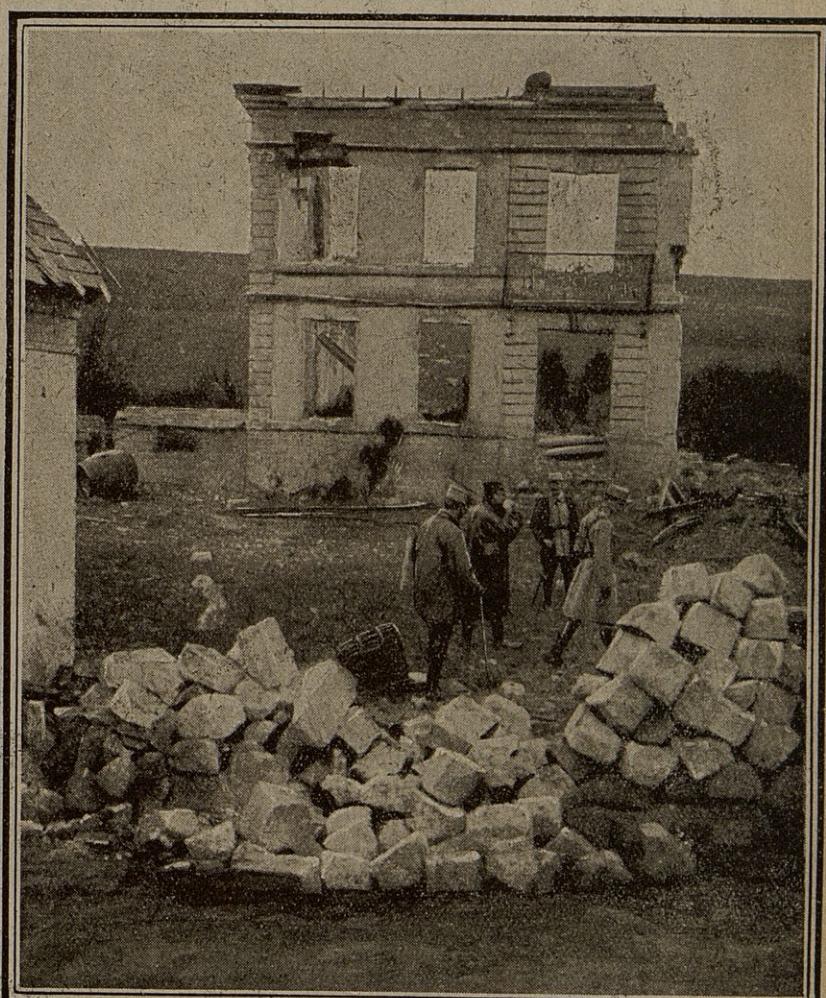
Le général Joffre a visité tout le terrain de la bataille d'Artois ; le voici en compagnie du général d'Urbal, près de Notre-Dame-de-Lorette ; les deux chefs ont mis pied à terre et examinent le champ de bataille où les combats ont été si durs.



Nos soldats ont tâché de rendre aussi confortable que possible le séjour dans les tranchées. Dans la région de Neuville-Saint-Vaast, ils avaient creusé la paroi de la tranchée de façon à pouvoir se coucher à tour de rôle et à l'abri des balles.



Les villages situés dans la zone de la bataille qui se livre au nord d'Arras ont à souffrir terriblement. Les Allemands les ayant transformés en forteresses, il a fallu les détruire ; de la plupart d'entre eux il ne reste que des décombres.



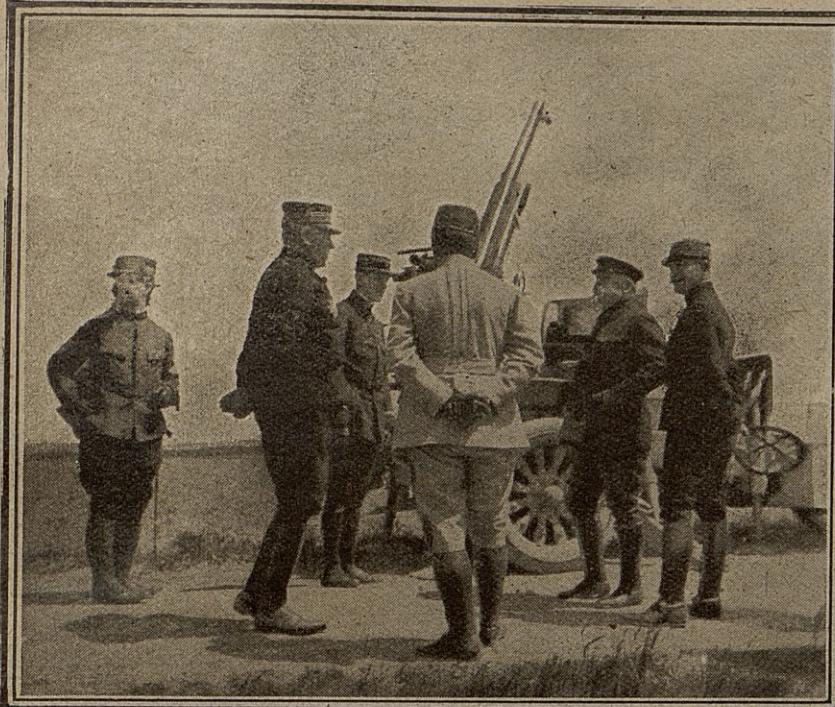
Voici une maison de Carency ; seule la façade reste debout, par quel miracle d'équilibre ! Les officiers français visitent ces ruines qu'ils ont eu tant de peine à reprendre aux Allemands. Mais un jour viendra où toutes ces maisons seront reconstruites.

UN OBSERVATOIRE AÉRIEN



Pendant que sur cet arbre un alpin repère les positions ennemis un obus éclate tout près ; on voit la fumée de l'explosion à droite.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ARMÉES



M. Poincaré a longuement examiné les divers engins, mitrailleuses et auto-canons, placés tout le long du front pour faire la chasse aux aéroplanes ennemis qui viennent survoler nos lignes.

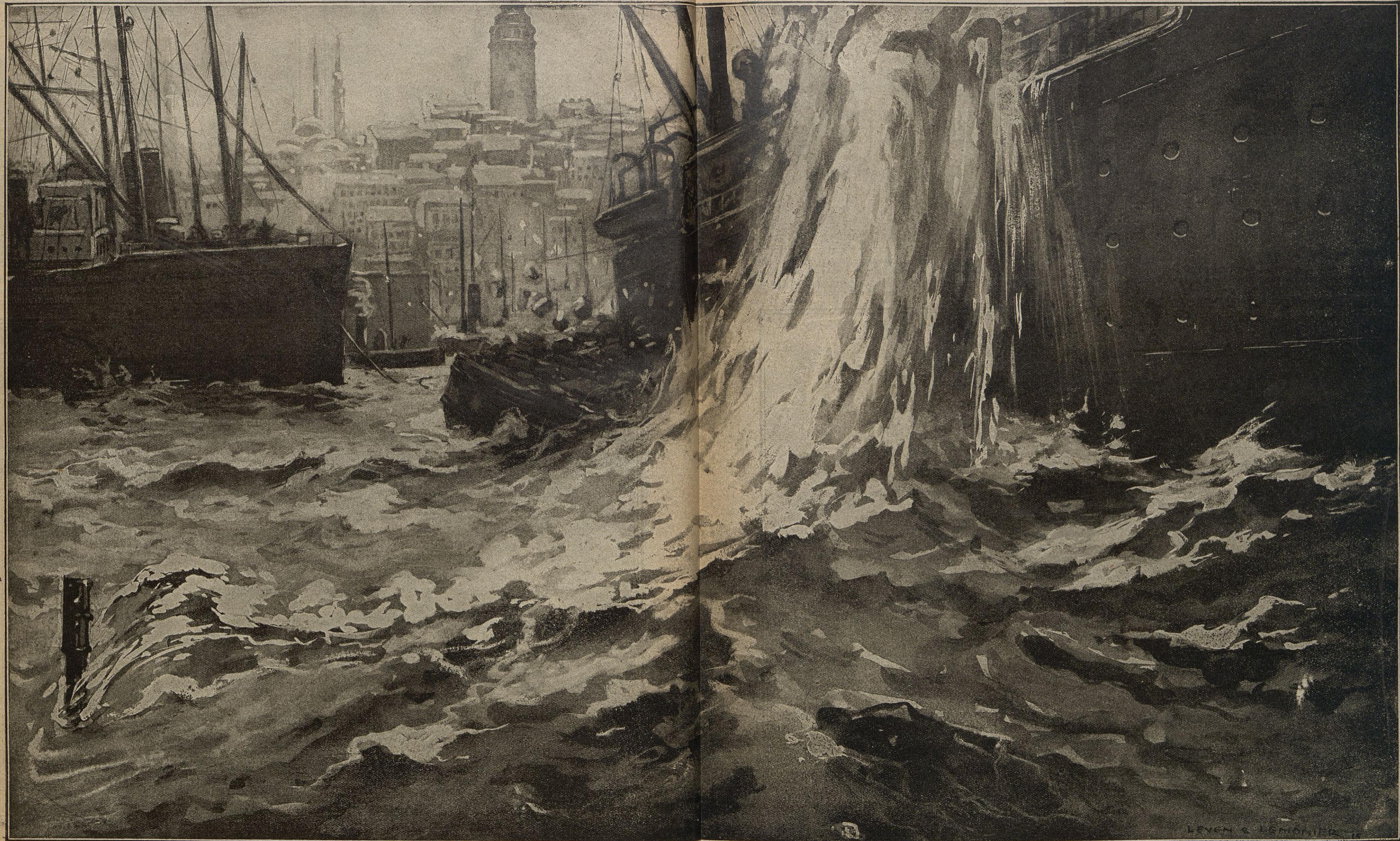


Le président de la République a été conduit à une tranchée de défense d'un fort avancé ; il s'est fort intéressé aux explications qui lui ont été données sur la construction de ces nouvelles tranchées.



Dans sa récente visite aux armées, le président de la République ne s'est pas contenté d'apporter aux chefs et aux soldats ses félicitations pour l'œuvre héroïque qu'ils accomplissent tous les jours ; il a voulu aller jusqu'aux tranchées avancées. On le voit ici, conduit par le général commandant le secteur, s'engager dans le boyau de communication qui conduit aux tranchées de première ligne.

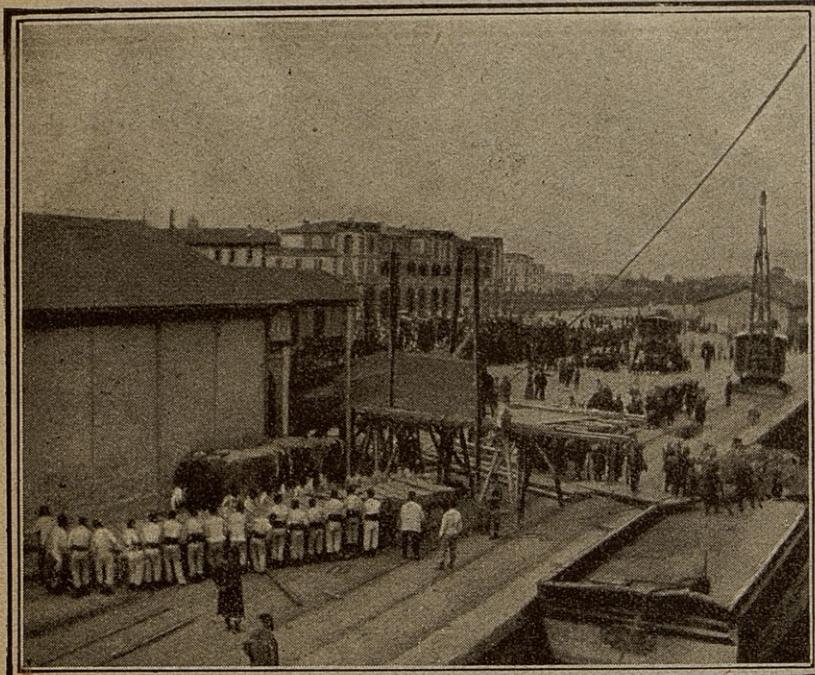
UN SOUS-MARIN ANGLAIS TORPILLE UN TRANSPORT TURC DEVANT L'ARSENAL MÊME DE CONSTANTINOPLE



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Les sous-marins anglais ont accompli d'audacieux exploits dans les Dardanelles; le 25 mai dernier, l'un d'eux, entrant par le détroit des Dardanelles et traversant la mer de Marmara, parvint à torpiller et à couler à Constantinople même le "Stamboul", transport turc qui embarquait des troupes à destination de Gallipoli.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES



Bizerte fut l'un des ports choisis pour l'embarquement du corps expéditionnaire d'Orient ; voici des troupes qui se rendent à bord du grand transatlantique qui les transportera aux Dardanelles ; plus de 3.000 hommes y prirent place.



Les canons des cuirassés durent bouleverser le fort de Seed-el-Bahr qui commande l'entrée des Dardanelles ; on voit au-dessus de ses ruines et auprès de la plage les tranchées que les Turcs avaient creusées pour empêcher le débarquement.



VUE GÉNÉRALE DE LA PLAGE DE SEED-EL-BAHR

La plage de Seed-el-Bahr, que dominait le fort puissant à l'entrée du détroit des Dardanelles, sur la côte d'Europe, est devenue le point principal du débarquement de nos troupes ; à côté, la ville, que l'on relève de ses ruines, sert de base de ravitaillement. En face, sur la mer, les grands cuirassés protègent les opérations.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES



Malgré le feu de l'ennemi, le débarquement des troupes et du matériel s'est fait sur la presqu'île de Gallipoli dans de bonnes conditions. Voici un radeau de débarquement qui mène à terre des zouaves et des mulets.



Armés de pelles et de pioches, des prisonniers turcs vont, sous la garde de soldats, déblayer les ruines de Seed-el-Bahr, le fort et la ville que les navires alliés ont efficacement bombardés. Les autres prisonniers ont été envoyés à Malte et en Egypte.

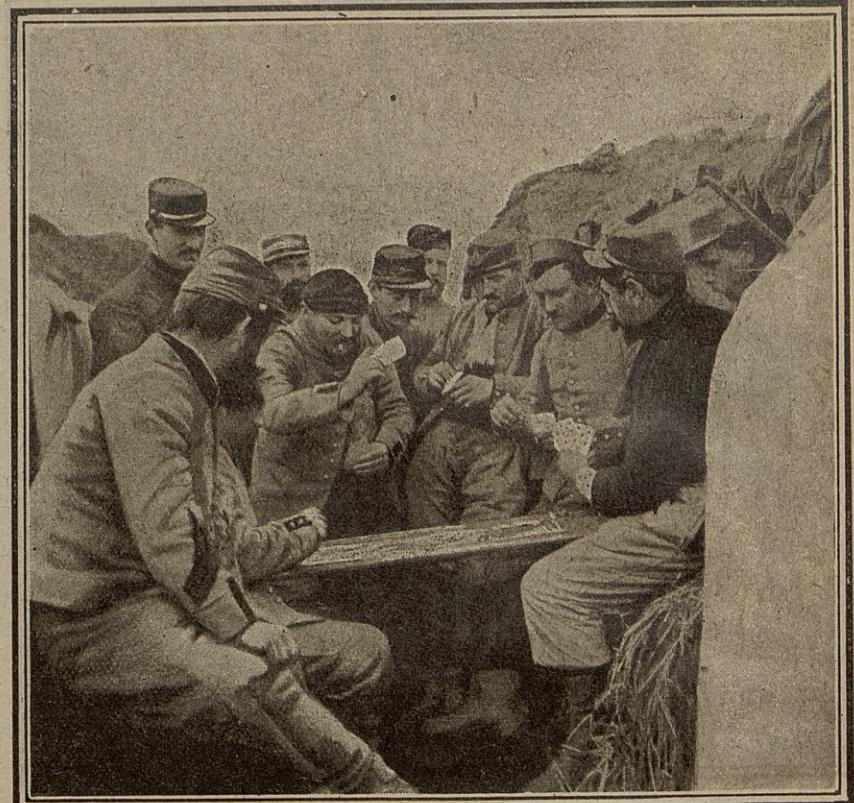


Le général Gouraud, le plus jeune des chefs de notre armée, a été nommé récemment au commandement du corps expéditionnaire qui opère aux Dardanelles. On le voit ici, à gauche de la photographie, arrivant au grand quartier général en compagnie du général d'Amade, à qui il a succédé.

SUR LE FRONT EN BELGIQUE



Leurs seaux à la main, les hommes de corvée apportent le rata aux poilus qui sont dans la tranchée.



En attendant le frichti, les poilus font une bonne partie de manille ; et ils ne sont qu'à 200 mètres des Boches.



Dans leur dernière ruée sur l'Yser qu'ils parvinrent à franchir grâce à l'emploi déloyal des gaz asphyxiants, les Allemands arrivèrent jusqu'au-dessus de ; mais, sous l'effort de nos troupes, ils ont été obligés de reculer et depuis ils bombardent avec écharnement la petite ville belge ; on voit ici les dégâts causés par leurs obus.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

X

Les agents provocateurs

(Suite)

Il ne faut pas perdre de vue, avant toute autre considération, que les deux facteurs principaux et même essentiels de la mobilisation des troupes pour les mettre sur le pied de guerre, tant sur terre que sur mer, sont un système efficace de moyens de transports par voie ferrée et autrement, ainsi que la certitude de pouvoir assurer un ravitaillement en charbon suffisant.

Afin de donner toute l'efficacité possible à ses voies ferrées qui, en tant qu'il s'agit de la France, convergent vers tous les points stratégiques de sa frontière de l'ouest, l'Allemagne a porté les effectifs des hommes du génie spécialement affectés aux chemins de fer à cinquante-quatre compagnies.

C'est pourquoi, à supposer que les cheminots allemands voudraient prendre part à un mouvement en faveur d'une grève internationale, leur action serait stérile, car le gouvernement germanique aurait immédiatement sous la main tout un personnel militaire au complet et parfaitement entraîné pour faire marcher ses chemins de fer sur les lignes destinées à effectuer la mobilisation et à amener les troupes sur la frontière ouest du pays contre la France.

Aucun mouvement syndicaliste, donc, ne pourrait ébranler la puissance de l'Allemagne, les mesures défensives prises longtemps d'avance contre ce danger, étant trop fortes pour le permettre.

En outre, les chemins de fer du réseau de l'Etat organisés en vue de la mobilisation des troupes plutôt que des services généraux en temps de paix, ne sont pas sous la direction de capitalistes ou de personnalités politiques.

Chacun d'eux est administré par un colonel de l'armée allemande à la tête d'une division de sapeurs du génie de la voie ferrée, avec ses officiers et ses sous-officiers.

Tous les hommes de ce corps connaissent à fond le service de la voie ferrée et sont capables de l'exécuter avec la même compétence que des gens du métier, sinon il ne servirait à rien de forger une arme qui, au moment du besoin, serait aussi dangereuse pour celui qui la tient que pour celui contre lequel elle est dirigée.

Enfin, pourachever de mettre l'Allemagne à l'abri de tout danger de ce genre, Stieber avait expressément formulé en 1884 la règle suivante :

Aucun Alsacien-Lorrain de naissance, même s'il fait son service militaire en Allemagne, ne pourra être recruté ou accepté, à quelque titre que ce soit, pour occuper un emploi dans les chemins de fer de l'empire.

Telles sont les habiles et énergiques dispositions prises pour parer à l'éventualité d'une grève des travailleurs de la voie ferrée à l'intérieur.

Cependant, les efforts de l'Allemagne ne s'arrêtent pas en si beau chemin. Presque en même temps que commencèrent les hostilités, un placard fut répandu à profusion en Irlande dans le but de provoquer le mouvement d'insurrection qu'on désirait de la « province révoltée ».

Ce placard a été attribué aux quelques « Fenians » qui restent encore en Irlande. Mais c'est bien là la plus injuste calomnie qu'on puisse faire sur le caractère de cette association révolutionnaire, car il n'est personne, même parmi les chefs les plus violents du parti antianglais en Irlande qui n'ait compris qu'une guerre mondiale comme celle que nous faisons, est au-dessus des querelles domestiques, et tous les Irlandais, à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent, se sont offerts sans la moindre hésitation, à combattre pour la cause du droit contre le militarisme prussien.

C'est pourquoi le placard en question est encore une « publication étrangère utile à la politique de l'empire (allemand) ».

En voici le texte :

IRLANDAIS ! FOUS QUE VOUS ÊTES !

Avez-vous donc oublié que l'Angleterre est notre seul et plus grand ennemi ?

Avez-vous donc si vite oublié Kathleen-ni-Hou-

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32 et 33 du *Pays de France*.

lihan, que vous acceptez de verser votre sang pour gagner les batailles de l'Angleterre ?

Avez-vous perdu l'esprit pour croire à tous les mensonges ridicules publiés contre l'Allemagne dans les journaux jingoes ?

Avez-vous oublié comment les Anglais ont traité les Boers ?

Avez-vous oublié « quatre vingt-dix-huit » ?

Avez-vous oublié les martyrs de Manchester ?

Avez-vous oublié le meurtre des K. O. S. B. ?

Avez-vous oublié que l'avenir est tout entier dans vos mains ?

Avez-vous oublié que chaque difficulté de l'Angleterre est une occasion pour l'Irlande ?

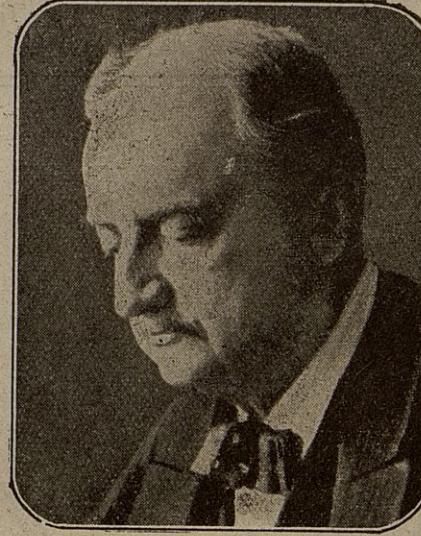
DIEU SAUVE L'IRLANDE !

Voilà un exemple de l'œuvre la plus néfaste que puisse faire l'agent provocateur.

L'Allemagne ne s'est pas cachée pour avouer qu'elle était décidée à faire la guerre « avec tous les moyens de violence qu'elle a à sa disposition ». Mais elle ne se contente pas de ceux-là seulement, on le voit par le coup de traître qu'elle a essayé de porter avec ce placard.

Heureusement, toutefois, on voit aussi qu'elle s'est trompée grossièrement sur le caractère de tout un peuple, car la province de Munster particulièrement visée et les gardes irlandaises, se sont chargées de donner la réponse qui convenait aux questions posées.

Il y a eu là la même erreur flagrante et le même gaspillage d'efforts en pure perte, que dans le cas de la tentative du même genre faite par M. von Holleben, alors qu'il était ambassadeur d'Allemagne en Amérique, pour essayer de susciter un conflit entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Il s'y prit si maladroitement que ses manœuvres furent bientôt connues de tout le monde à Washington et que Berlin se vit dans l'obligation de rappeler ce compromettant gaffeur.



SIR JOHN REDMOND
chef du parti Irlandais

Mais la ténacité germanique est si forte qu'elle ne s'est pas tenue pour battue par ce premier échec, et qu'elle a continué de plus belle la même tactique en Amérique depuis le début de la présente guerre.

En ce qui concerne l'Irlande, nous pouvons affirmer que la majorité des patriotes irlandais n'ont en vue que les meilleurs intérêts de leurs concitoyens qui leur tiennent chèrement au cœur.

Nous pouvons donc avancer en toute certitude que le placard dont le texte est donné ci-dessus, n'a jamais été l'œuvre d'un patriote irlandais.

Il faut le considérer comme une misérable tentative faite dans le but bien arrêté d'exciter les pires passions de l'humanité, à l'heure où l'Angleterre se trouvait en grand danger.

Mais ce but n'a pas été atteint, car tous les patriotes irlandais se sont levés comme un seul homme à l'appel de leur gouvernement pour se ranger à ses côtés, qu'ils fussent partisans du Home Rule ou Orangistes.

XI

Steinhauer

Les procès de Schultz, Graves et autres, qui ont été jugés dans ces derniers temps, à une époque relativement récente, devant les Cours criminelles anglaises, nous ont permis de nous rendre compte de la façon de travailler des espions dans leur chasse aux informations. Nous avons pu ainsi voir un côté, et non le moins dangereux, des opérations auxquelles ils se livrent dans l'ombre.

Mais aucun procès récent ne présente autant d'importance au point de vue d'une étude du système que celui de Ernst, parce que, en outre qu'il a dévoilé tous les agissements de l'accusé, il a fait la lumière sur le rôle joué par Steinhauer, directeur à Potsdam

des agents à postes fixes ou « bureaux de poste », comme on les appelle dans l'argot de l'espionnage.

En effet, l'acte d'accusation dévoile l'existence d'un bureau central à Potsdam, dirigé par Steinhauer qui a la haute main sur tous les espions à postes fixes, aussi bien que sur ceux qui voyagent pour faire de véritables tournées d'inspection, enfin, sur tout le travail accompli dans le même ordre d'idées pour les besoins du service secret.

Les preuves apportées à l'appui sont suffisamment nombreuses, évidentes et complètes pour établir d'une façon irréfutable la vérité de toutes les déclarations faites, au cours de ce livre au sujet de la besogne exécutée à l'étranger par le service de l'espionnage allemand.

Karl-Gustave-Ernst, coiffeur, demeurant Caledonian Road, Islington, fut d'abord accusé le 4 août 1914 d'avoir commis une infraction à la loi sur les secrets de l'Etat, ce qui devait le faire tomber sous le coup de la loi de restriction relative aux étrangers.

Il nia énergiquement avoir connaissance des faits dont il était inculpé, disant que l'accusation portée contre lui était tout simplement « ridicule », mais après renvoi à une nouvelle audience, il fut condamné à être expulsé d'Angleterre.

Transféré à la prison de Brixton, en attendant une occasion favorable d'être renvoyé en Allemagne, il en appela au Ministère de l'Intérieur pour obtenir sa mise en liberté.

Il faisait valoir dans son appel qu'il était absolument innocent de toute espèce de crime, qu'il n'avait rien à voir avec la loi sur les secrets d'Etat, et que, puisque la police n'avait pas produit de preuves devant la Cour, c'est qu'évidemment elle n'avait rien trouvé de compromettant chez lui, dans Caledonian Road, où il exerçait son commerce de coiffeur depuis seize ans. Il pouvait même donner le nom d'un fonctionnaire de Pentonville parmi ses nombreux clients.

On procéda à une enquête qui reconnut le bien fondé d'une réclamation faite par lui, et dans laquelle il soutenait qu'il était sujet anglais, ce qui s'opposait absolument à ce qu'il fut gardé en prison, en vertu de la loi de restriction relative aux étrangers.

Mais il avait à peine mis les pieds dehors qu'il fut arrêté de nouveau, sous l'inculpation d'avoir espionné le pays dont il était devenu volontairement citoyen par naturalisation.

Son cas est très curieux en ce qui concerne l'accusation dont il avait été primitivement l'objet ainsi que sa condamnation à l'expulsion.

Pendant seize ans il avait tenu une maison de coiffure dans Caledonian Road. Il avait donc vécu au même endroit assez longtemps pour que les habitants du quartier qui le connaissaient bien, n'eussent absolument aucune raison de le soupçonner, lorsque certains indices attrièrent sur lui l'attention de la police.

C'est là un exemple caractéristique de la façon dont les agents à postes fixes dans les villes françaises, comme nous l'avons déjà dit ici, savent gagner la confiance de leur entourage par un long séjour dans le même lieu.

Le 28 septembre 1914, les débats du procès de Ernst furent ouverts au tribunal de police de Bow-Street par M. Bodkin, représentant le ministère public.

L'acte d'accusation portait que Ernst avait « obtenu et communiqué, en même temps qu'essayé d'obtenir et de communiquer, à un certain Steinhauer, des informations d'un caractère utile pour une puissance ennemie ».

M. Bodkin déclara que la police avait commencé à avoir des soupçons sur le prisonnier en octobre 1911, et qu'il était établi que depuis cette date jusqu'en janvier 1914, ce dernier avait été un espion à la solde du service secret allemand.

Le chef direct de Ernst était un sieur Steinhauer, membre et organisateur de ce même service secret, dont le nom revient invariablement dans tous les cas d'espionnage qui ont fait l'objet d'une enquête en Angleterre, au cours de ces trois ou quatre dernières années.

Agissant donc sous les ordres de Steinhauer, le prisonnier était inculpé d'avoir été chargé par celui-ci d'une mission présentant un double caractère.

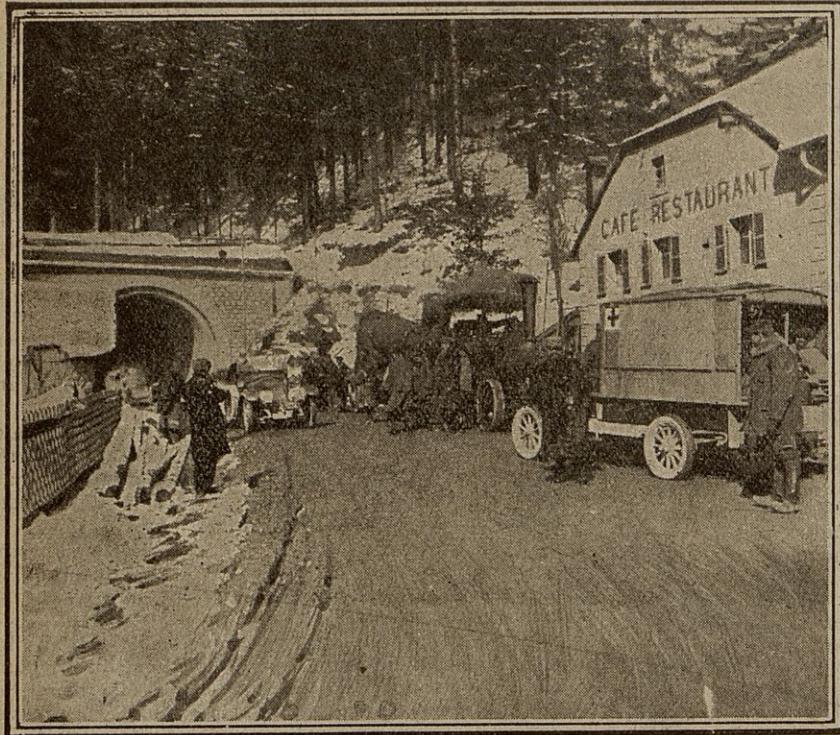
En premier lieu, il devait, d'après l'accusation, recevoir de Steinhauer qui habitait l'Allemagne, des lettres renfermées dans des enveloppes leur donnant l'apparence d'une correspondance commerciale ordinaire, et réexpédier par la poste ces lettres en Angleterre à différents affiliés au service d'espionnage.

En second lieu, il devait procéder, de sa propre initiative, à des enquêtes sur les personnes et sur les lieux, susceptibles, aux yeux de Steinhauer, de pouvoir être utiles au service secret allemand.

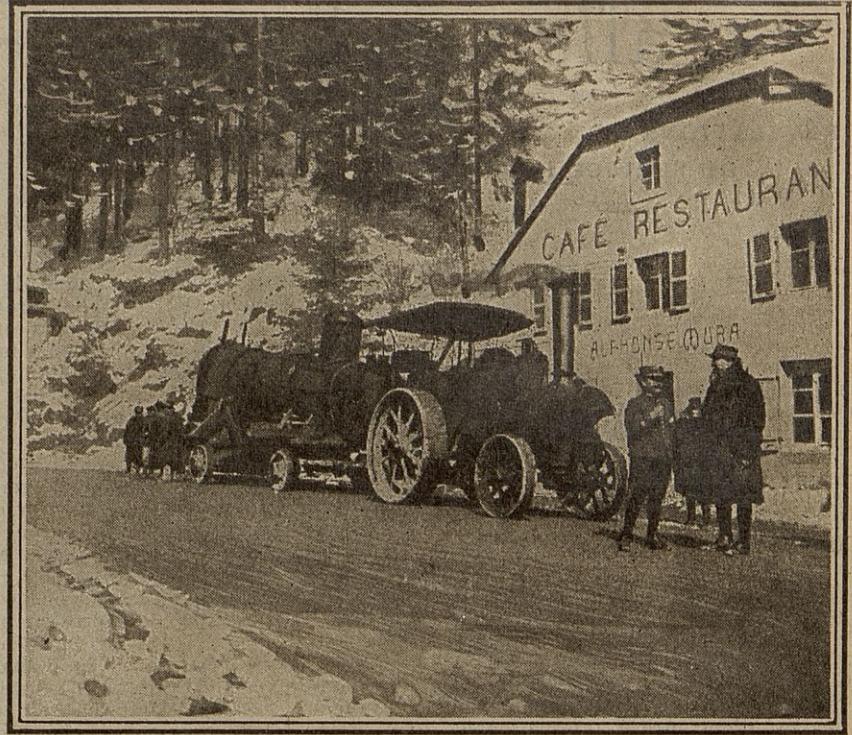
(A suivre.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

UNE LOCOMOTIVE VA EN ALSACE PAR LA ROUTE



Les voies de chemin de fer étant détruites de chaque côté de la frontière, c'est par la route que cette locomotive fut amenée de France en Alsace pour traîner les convois.



Après avoir été démontée, la locomotive fut attelée à une locomobile et, l'une traînant l'autre, elles partirent le long des cols des Vosges, les franchirent et arrivèrent ainsi en Alsace.



Malgré toutes les difficultés d'un voyage aussi hasardeux, la locomotive arriva à destination ; elle fut aussitôt placée sur les rails allemands et les ouvriers mécaniciens opérèrent le montage des diverses pièces venues par la route. Aujourd'hui la machine française traîne en Alsace les vivres et les munitions pour nos troupes. C'est encore là une prise de possession de notre vieille province.

Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE DOUZIÈME

LA GLOIRE ET L'AMOUR

(Suite et fin)

LA nuit parut interminable aux trois alpins, qu'une double impatience faisait frémir : d'abord, accomplir la mission dont le lieutenant Fortas s'était chargé, ensuite aller retrouver à Delle M^e de Ciseran et Adrienne qui, d'après la date du journal annonçant leur départ de Neuf-Brisach vers Bâle, devaient arriver à la frontière franco-suisse au matin de ce même jour que les trois alpins allaient employer en partie à l'accomplissement de leur mission.

Tandis que Lucien s'absorbait dans la pensée de sa mère et de sa sœur, Pierre de Ciseran et Jacques Fortas, plus virils et pratiques, épiaient les premières lueurs de l'aube.

Il avait été décidé que le départ aurait lieu dès que le ciel, où la lune ne brillait plus, serait assez éclairci pour permettre l'envol ; envol singulièrement difficile, car le champ d'atterrissement était fort encaissé.

— Si le taube n'était pas si chargé ! murmura Pierre.

Avec cette simplicité héroïque qui, chez lui, se cachait sous un air d'extrême jeunesse, Lucien s'écria :

— Laissez-moi ici ! Je tâcherai de rentrer en France. Je suis complètement inutile à bord du taube.

A la moindre circonstance émouvançant son patriotisme et son courage, le brave enfant oubliait volontairement sa mère et sa sœur.

— Mon cher Lucien, dit Fortas avec émotion, c'est assez que le sacrifice de Marius ait été nécessaire. Nous pouvons décharger l'aéroplane d'une partie de son poids, sans diminuer le nombre des passagers.

— Comment cela ? fit Pierre.

— Très simple, dit Fortas. Le taube contient vingt bombes. Il y a aussi des vivres. Nous n'avons qu'à laisser tout cela à terre ; munitions de guerre et munitions de bouche nous sont parfaitement inutiles, les premières, parce que je ne veux pas user de traîtrise pour tuer, ne serait-ce que des Boches. Leur jeter des bombes de la nacelle d'un taube, c'est comme si nous revêtions des uniformes allemands pour aller assassiner une de leurs sentinelles. Libre à eux d'agir ainsi ; mais nous avons, nous, à maintenir des traditions d'honneur qui ne nous permettent point de tels jeux de barbares.

« Nous étudierons les défenses du Rhin, mais notre excursion ne coûtera pas par elle-même la vie à un seul Allemand ; nous passerons au-dessus d'eux sans éveiller leur défiance ; cela suffit. Je ne veux pas abuser d'une ruse de guerre. Et ce serait en abuser que s'en servir pour tuer des hommes qui ne ne songeraient pas à se défendre. Les Français se battent : ils n'assassinent pas ! »

Fortas ajouta :

— Comme nous ne passerons que quelques heures en l'air, nous n'aurons pas besoin de manger ; et, d'ailleurs, vous avez, je crois, dans votre sac, un peu de biscuit et du chocolat. Quant à nos gourdes, elles sont vides, c'est vrai, mais remplies de neige, elles tiendront à notre disposition une boisson aussi saine que rafraîchissante.

Les dispositions d'envol furent rapidement prises. Les trois Diables-Bleus firent tourner l'aéroplane sur ses roues, de manière à l'orienter dans le sens de la longueur de la prairie.

Il fut décidé que Lucien lancerait l'hélice.

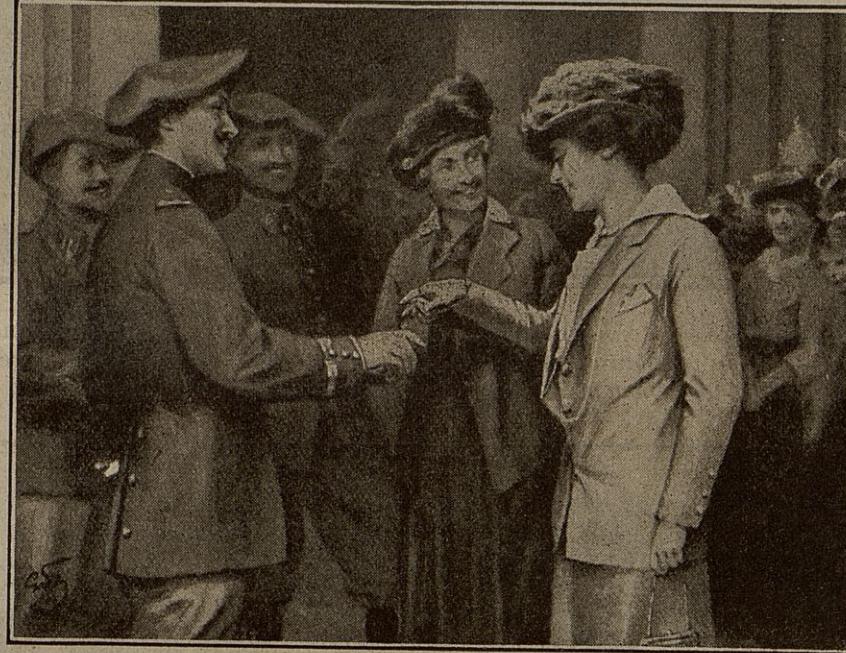
Et dans la gloire naissante de ce jour d'hiver qui s'annonçait beau, sec et froid, les trois alpins français sur les ailes du taube allemand s'élancèrent dans l'azur. Pierre savait que l'aéroplane pouvait aller à une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure ; mais, au contraire, mieux valait voler le plus lentement possible, afin que le lieutenant Fortas, au moyen de l'appareil photographique d'excellente fabrication qu'il avait trouvé dans le taube, put prendre des vues claires et nombreuses.

Tout était donc pour le mieux et, à moins d'accident, les aviateurs français devaient réussir leur tentative audacieuse.

Elle réussit : tantôt, à deux cents mètres d'altitude, tantôt même à cent, le taube vola jusqu'à Colmar dont il fit le tour, descendit ensuite sur Neuf-Brisach qu'il explora avec soin, fit une pointe sur Vieux-Brisach et, ensuite, se tenant au-dessus de la ligne de chemin de fer de Strasbourg à Mulhouse et suivant le cours du Rhin, il redescendit lentement vers le Sud.

A la hauteur de Mulhouse, il inflechit un peu vers l'Est jusqu'à ce que la ville de Bâle s'étalât au-dessous de lui ; puis, allant droit à l'Ouest, il pointa sur Altkirch, étudia, dans un rapide va-et-vient, les défenses accumulées depuis peu de temps entre Altkirch et Mulhouse : il redescendit ensuite jusqu'aux lignes françaises en avant de Dannemarie et là, afin que le taube ne fût pas fusillé et canonné par les troupes françaises, il prit de la hauteur.

Le résultat de cette randonnée, pendant laquelle les alpins n'avaient couru aucune espèce de danger, grâce à leur taube aimé et admiré des Allemands, fut exactement celui qu'en espérait le lieutenant Fortas : les photographies qu'il rapportait devaient compléter d'une manière instructive les notes rapides et très nombreuses qu'avait prises Lucien de Ciseran.

M^e DE CISERAN MIT LA MAIN DE SA FILLE DANS CELLE DE L'OFFICIER.

Le commandement français saurait à quoi s'en tenir en vue de la marche vers le Rhin.

La mission était donc accomplie ; les deux frères et l'amoureux d'Adrienne pouvaient maintenant penser aux joies familiales et sentimentales qui les attendaient.

Fortas ne s'était pas mépris au regard affectueux de Pierre et de Lucien ; il avait compris que les deux frères devinaient son amour, qu'ils l'apprivaient ; et, si les regards n'avaient pas suffi, la parole prononcée par Pierre la veille de ce jour magnifique aurait rempli le cœur de Fortas d'une certitude qui, par avance, le transportait de bonheur.

Lorsque la frontière germano-suisse fut franchie, et que, du haut des airs, les trois alpins virèrent le bourg français de Delle, un problème se posa immédiatement à leur esprit. Ce fut Lucien, toujours plus impulsif, qui le résuma :

— Nous allons être reçus à coups de fusil ; jamais les Français ne pourront penser que ce sont des compatriotes qui se trouvent à bord de ce taube.

— Si nous avions un drapeau, fit Pierre.

— Qu'à cela ne tienne ! dit Fortas en souriant. J'ai ma ceinture, elle est rouge ; en épingle l'un à l'autre nos trois mouchoirs blancs, nous aurons le milieu du drapeau ; quant au bleu...

— Ma ceinture est bleue ! dit Lucien.

Tandis que Pierre continuait à piloter l'aéroplane et l'élevait à une grande hauteur pour que les balles et les obus français ne pussent l'atteindre, le lieutenant Fortas et Lucien, au moyen des épingles de sûreté dont, en bons soldats de campagne, ils avaient toujours une provision dans leurs musettes, attachèrent les unes aux autres les étoffes bleues, blanches et rouges qui devaient composer le drapeau.

Et, une fois ce drapeau fabriqué, Fortas parvint à l'attacher sur la longueur d'une aile, d'où il flotta, déployant dans l'air les trois couleurs de France. Et alors, seulement, le taube descendit.

— Pourvu, s'écria Lucien, qu'ils ne croient pas à une ruse de guerre !

— Non ! s'écria Fortas, ils savent bien que les Allemands n'auraient pas la grandeur d'âme de passer au-dessus de femmes et d'enfants sans leur jeter des bombes ! Regardez !

Au-dessous d'eux, le bourg de Delle étalait ses carrees de maisons. Dans les rues, sur deux petites places, des groupes s'assemblaient ; il y avait là des soldats, des vieillards, des femmes et des enfants.

Une acclamation formidable monta.

Sans doute, avec cette rapidité divinatoire qu'a l'intelligence française, ceux d'en bas avaient pressenti l'identité de ceux d'en haut.

Et l'on comprenait que ces aviateurs, arborant un drapeau tricolore sur un taube, devaient être des Français vainqueurs d'aviateurs allemands.

Comment décrire l'émotion profonde, énorme de l'heure suivante ?

Par un de ces jeux du destin qui sont plus fréquents qu'on ne le pense, l'atterrissement du taube dans une prairie des abords de Delle coïncida avec le passage d'une troupe de rapatriés quittant la gare pour aller se faire inscrire à la mairie.

A peine immobilisé, le taube fut abandonné par Fortas, Pierre et Lucien. Et tous les trois, fendant la foule qui, admirative et surprise, se pressait autour d'eux, coururent vers le cortège des rapatriés.

— Maman ! maman ! cria Lucien.

Il venait de la voir sur le perron de la mairie.

Un instant après, M^e de Ciseran serrait dans ses bras ses deux fils. Adrienne se joignit à leurs embrassades, et pendant quelques minutes ce fut un spectacle des plus émouvants. Soudain, Pierre se tourna vers Fortas qui, nu-tête, se tenait sur le perron ; et lui prenant la main, il le présenta à M^e de Ciseran par ces mots dont le cœur maternel comprit tout le sens :

— Maman, tu reconnaîtras M. Fortas. Si Adrienne le veut aussi, il sera ton troisième fils.

Rougissante, Adrienne se tenait à côté de sa mère. Depuis longtemps, elle aussi, elle éprouvait le même sentiment qui était né dans le cœur de Fortas.

M^e de Ciseran prit la main de l'officier, puis celle de sa fille, les mit l'une dans l'autre et dit :

— J'avais deviné avant vous-mêmes votre secret, mes enfants ; je tremblais que la guerre l'ensevelît à jamais. Et au contraire, il se révèle à vous dans le bonheur !

A ce bonheur des fiancés le bonheur des soldats allait encore s'ajouter.

Le soir même, ayant laissé le taube dans les mains des autorités militaires cantonnées à Delle, Jacques

Fortas, Pierre et Lucien de Ciseran, accompagnés d'Adrienne et de sa mère, prenaient le train pour Belfort. Là, le général commandant d'armes, mis déjà au courant par un télégramme envoyé de Delle, reçut les trois alpins. Il causa avec eux pendant toute la nuit. Au matin, le ministre de la guerre et le généralissime, en tournée d'inspection, arrivèrent à Belfort.

Jacques Fortas, Pierre et Lucien de Ciseran furent présentés aux deux chefs suprêmes des armées françaises. Et de la propre main du général Joffre, Fortas reçut la croix de la Légion d'honneur, et Pierre et Lucien la médaille militaire.

Trois jours après, dans la cathédrale de Belfort, le lieutenant Fortas épousait mademoiselle de Ciseran.

Mais il est un homme qui, disparu, ne resta pas dans l'oubli. Marius Crassous fut porté à l'ordre de l'Armée. Et le ministre de la guerre décida que, dans le bataillon des chasseurs alpins dont avait fait partie le Marseillais, son nom, perpétuellement, serait prononcé lors des appels ; et le plus vieux sergent répondrait, comme pour un nouveau La Tour d'Auvergne :

— Mort au champ d'honneur !

FIN.

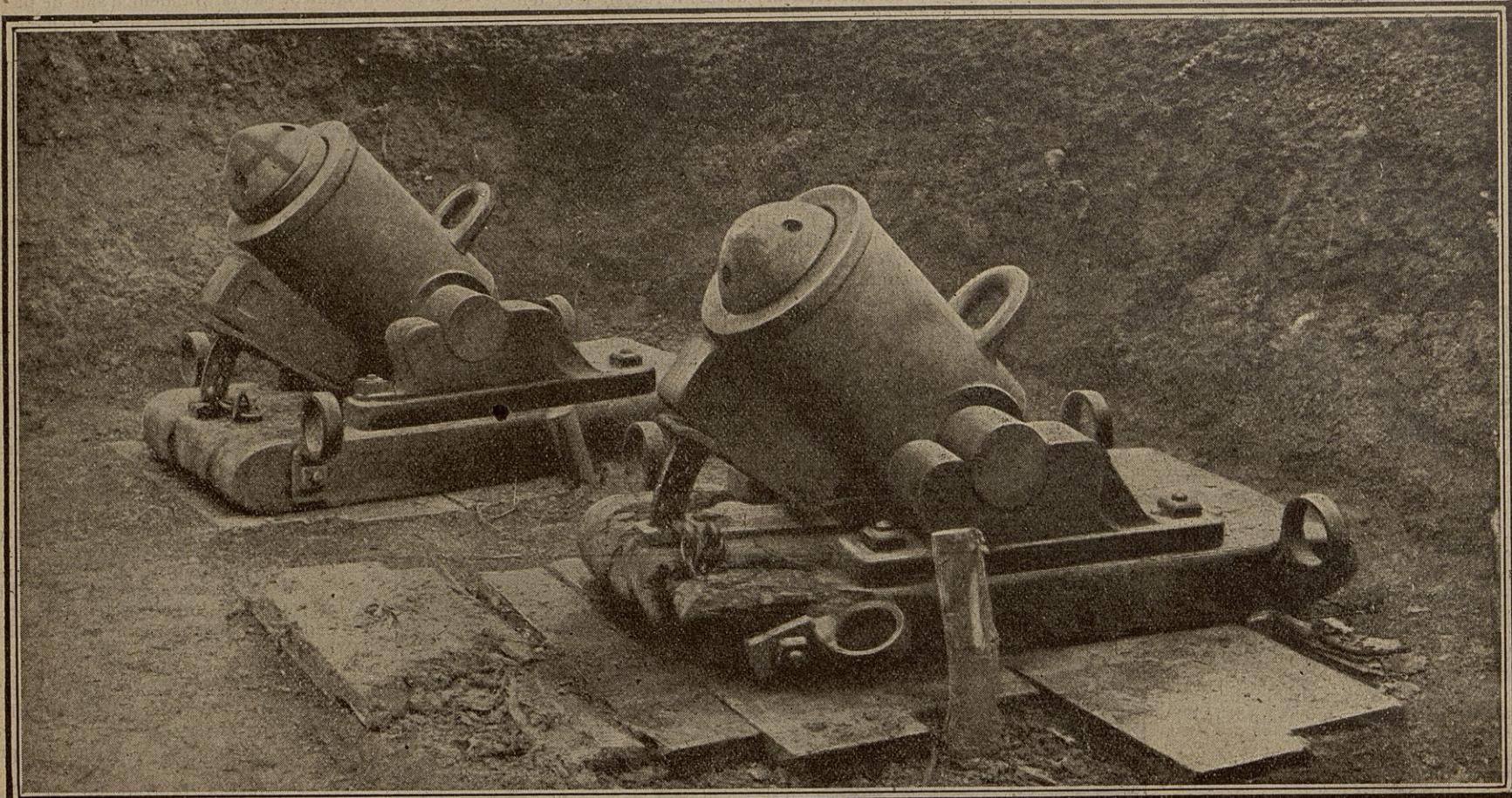
Dans le prochain numéro du PAYS DE FRANCE nous commencerons la publication de

CHUCHUNIOU

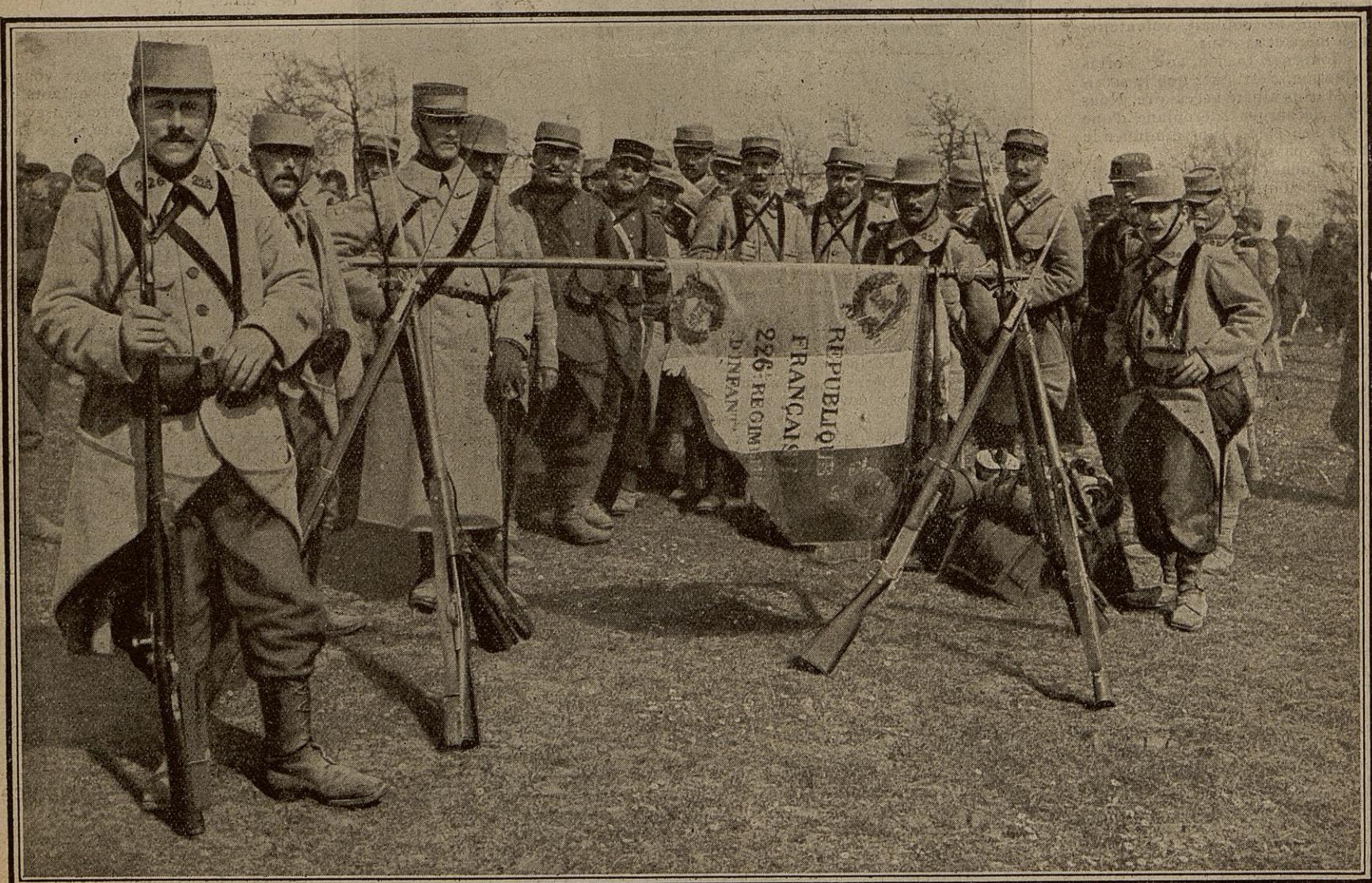
... par G. LE FAURE ...

roman d'amour dont les péripéties souriantes ou tragiques se déroulent sur le fond sombre de la guerre actuelle.

AUTOUR DE LA GUERRE



Avec la guerre de tranchées que nous a imposée un ennemi qui préfère se terrer, on a dû revenir aux vieux engins ; voici deux mortiers qui datent de pas mal d'années ; cependant ils rendent de grands services en lançant de grosses bombes dans les tranchées allemandes ; grâce au coin placé sous la tranche de la bouche, leur inclinaison peut varier de 9° au-dessus de l'horizon jusqu'à 60°.

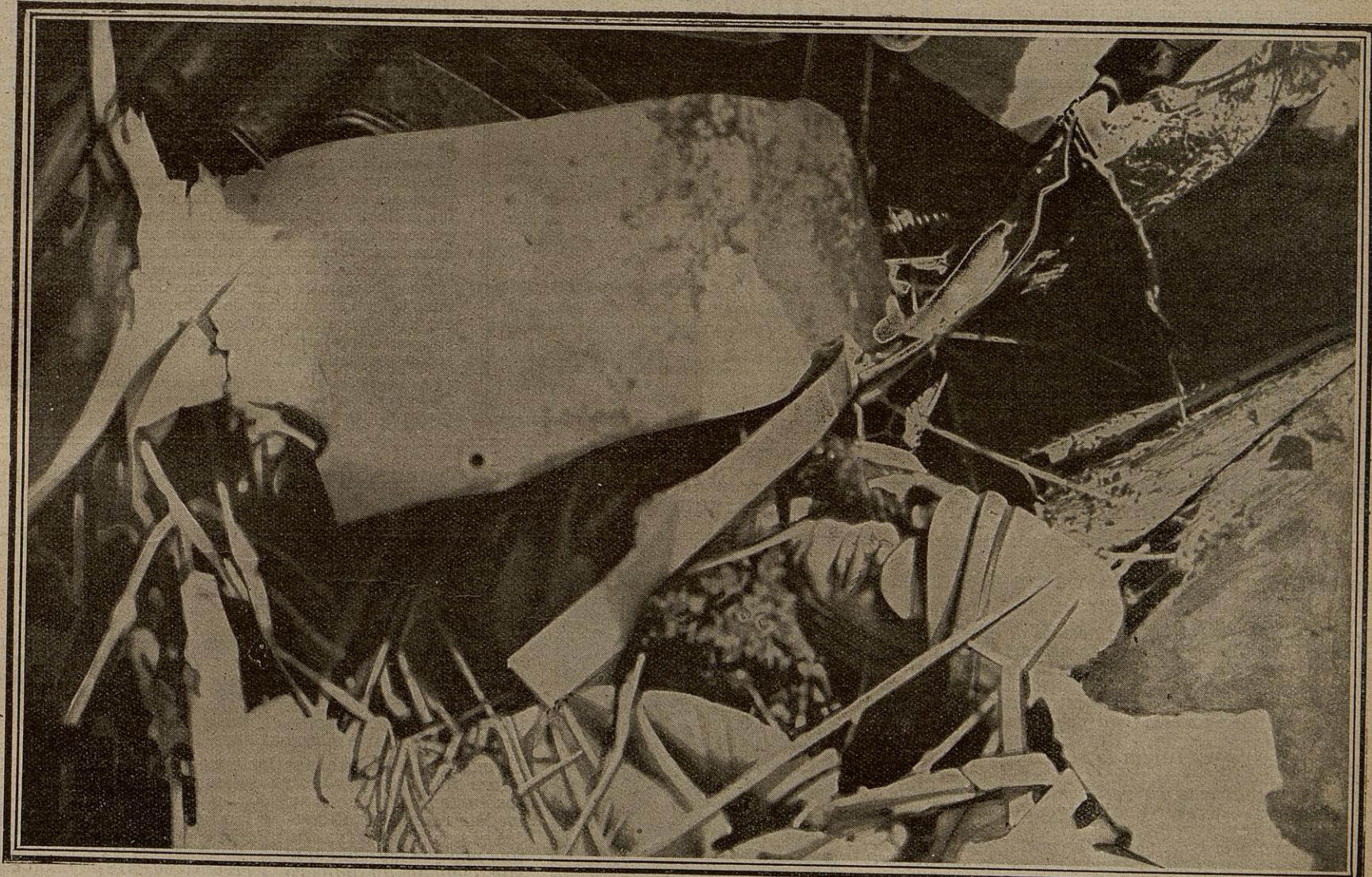


Le drapeau du 226^e régiment d'infanterie porte les traces des derniers combats où il conduisit nos soldats à la victoire ; la soie a été déchirée par les balles et les shrapnells ; c'est bien maintenant « la guenille abreuée de gloire » dont parlait le grand orateur ; elle repose devant la garde d'honneur que lui font les vaillants du 226^e.

UN " ALBATROS " DESCENDU

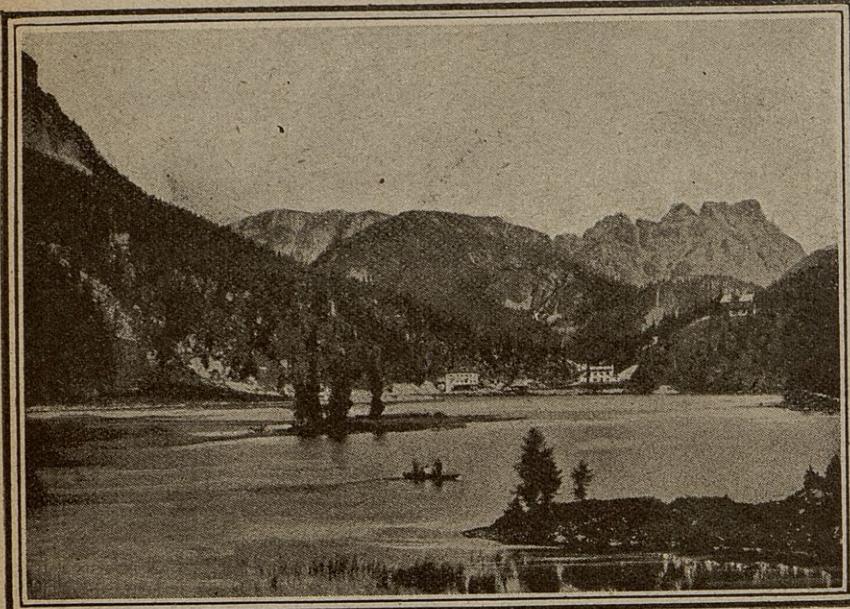


Il fut très difficile de dégager les cadavres des deux aviateurs allemands ; l'opération était, en effet, délicate ; car sous les débris du biplan se trouvaient plusieurs bombes dont on craignait l'explosion. Avec d'infinies précautions, nos soldats, qui étaient accourus, parvinrent à effectuer cette besogne et aucun accident ne se produisit.

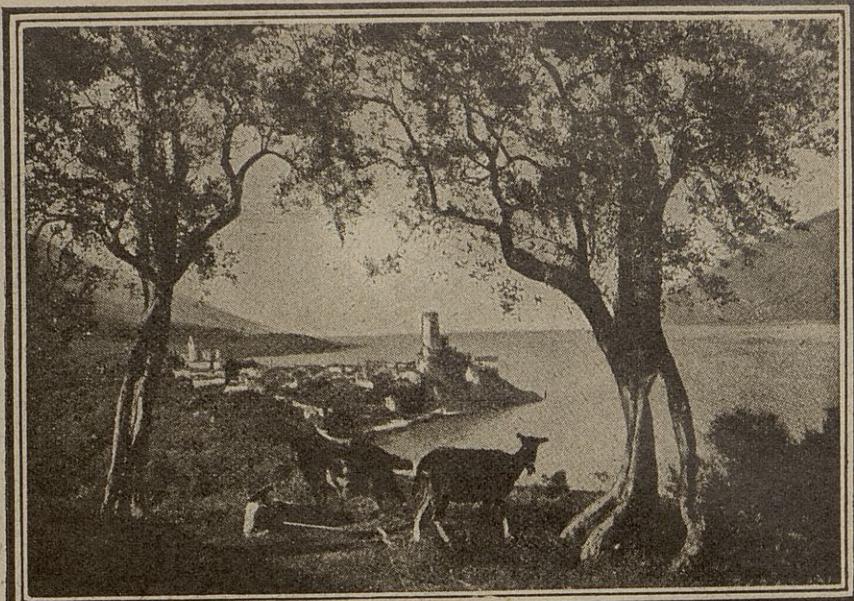


Le 24 mai dernier un « Albatros » fut descendu à Cuiry-Housse, petit village de l'arrondissement de Soissons, canton d'Oulchy-le-Château. Les deux aviateurs avaient été tués sur le coup. Dans cette photographie, prise quelques instants après la chute de l'appareil, on voit la tête de l'observateur, le lieutenant von Bülow officier de la garde impériale.

SUR LA FRONTIÈRE D'ITALIE



Au nord du lac Misurina se trouve le col que l'armée italienne a franchi malgré le bombardement de l'artillerie autrichienne.



Sur le lac de Garde, situé entre l'Italie et l'Autriche, s'avance un château où les Alpins tenaient une petite garnison.

SUR LE FRONT RUSSE

La formidable bataille de Galicie, engagée depuis plus d'un mois avec des effectifs et une puissance de matériel qu'on n'avait encore jamais vus ainsi réunis sur un même point, s'est poursuivie avec des péripeties qui ont changé presque chaque jour ; tantôt les Russes ont été obligés de céder du terrain en certaines régions, tantôt leur offensive est devenue menaçante pour les armées austro-allemandes.

D'après le communiqué officiel de l'état-major russe du 29 mai, nos alliés avaient attaqué les Allemands sur la rive droite du San au nord de Jaroslav et leur avait fait subir de grosses pertes ; par contre les Allemands poursuivaient leur violente offensive au sud de Przemysl ; les Russes résistaient vigoureusement ; plus à l'est, au contraire, l'offensive appartenait à nos alliés vers Dolina et sur la Lomnica. Près de Perekhinsko, les Russes faisaient plus de trois mille prisonniers et enlevaient le drapeau d'un régiment honved.

Cette action heureuse se continuait et sur le front Zaderewcz-Bolecnow-Janwrem plus de sept mille prisonniers et trente mitrailleuses étaient enlevés à l'ennemi.

Le général Irmanof, avec le corps caucasien enlevant la position importante de Seniawa et gagnait du terrain au sud de Jaroslav, menaçant les derrières de l'armée de Mackensen. Les deux ailes de l'armée russe remportaient donc d'éclatants succès ; mais leur énergique offensive pouvait-elle arrêter la pression formidable du centre austro-allemand sur Przemysl ? L'attaque directe de la forteresse galicienne a eu lieu sur les secteurs du nord et de l'ouest. Les Allemands étaient déjà parvenus au nord en occupant Drohojov sur la route de Radymow à Przemysl à douze kilomètres de la place, dont les défenses commencent à quatre kilomètres au sud de Drohojov, à Malkowice.

Lorsque les Russes s'emparèrent de Przemysl au mois de mars dernier, c'est la prise de Malkowice qui fut leur grand appoint dans la victoire : trois forts sont aux environs de la route de Przemysl à Jaroslav, les forts 12, 11 et 10 ; puis la ceinture se prolonge dans l'ouest par les forts 9, 8 et 7 ; c'est sur toute cette zone que l'attaque s'est produite. Les Allemands avaient pénétré dans le fort n° 7, mais en avaient été chassés le 31 mai. Dans le nord, ils ont donné l'assaut aux forts 10, 11 et 12, qui avaient été presque entièrement démolis pendant le premier siège.

D'après le communiqué officiel, la place a été bombardée par des pièces de gros calibre. Parlant des assauts donnés aux forts 10 et 11, le communiqué ajoutait : « Pendant que nous repoussions ces attaques, l'ennemi a réussi à s'emparer de plusieurs de nos canons qui, presque à bout portant et jusqu'à la dernière gorgousse, tiraient sur les colonnes ennemis ». On voit l'acharnement que les deux adversaires déploient.

La conquête de ces forts devait avoir pour conséquence l'évacuation du camp retranché de Przemysl.

En effet, le 2 juin, les Russes considérant que la forteresse ne pouvait plus être défendue, enlevaient tout le matériel et se retiraient à l'est pour opérer une concentration plus resserrée.

Pendant ce temps un autre épisode de la grande bataille se déroulait autour de Stryj, à l'est de Przemysl : après avoir enfoncé la ligne russe entre Drohobycz et Stryj, les Austro-Allemands avaient été repoussés en laissant aux mains de nos alliés plus de dix mille prisonniers. Mais ils sont revenus à la charge en concentrant une importante artillerie lourde et en amenant des renforts et dans la nuit du 1^{er} juin ils auraient enlevé d'assaut la ville de Stryj.

Sur le reste du front, actions de moindre intérêt ; dans le secteur en avant de Varsovie, sur la rive gauche de la Vistule, les Allemands ont essayé une offensive en employant les gaz asphyxiants ; ils ont été repoussés facilement.

(La nouvelle de la prise de Przemysl n'étant parvenue à Paris que le 4 juin, nous n'avons pu modifier la carte du front russe établi à la date du 3).

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

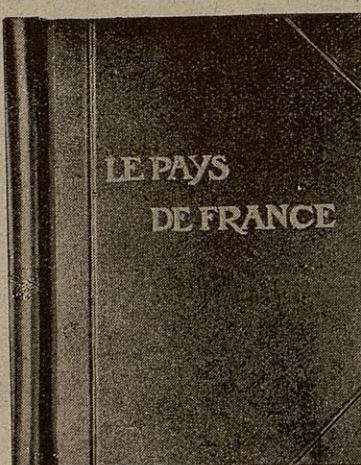
Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du "Pays de France", à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du "Pays de France" (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure "seule", il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, "accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus", il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-dessous et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.



LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Pas possible... ces animaux de Françozes me prennent pour un zeppelin !...



CHARGE BOCHE

L'OFFICIER. — Mais, tas d'idiots !... L'ennemi est de l'autre côté !
LES BOCHES. — Justement !